**Zeitschrift:** Cahiers d'archéologie romande

**Herausgeber:** Bibliothèque Historique Vaudoise

**Band:** 158 (2015)

**Artikel:** L'architecture religieuse en Suisse romande et dans l'ancien diocèse de Genève à la fin de l'époque gothique : développement, sources et contextes : tome II

**Autor:** Grandjean, Marcel

**Kapitel:** 11.2: Les maçons et maçons-architectes du Pays de Vaud et du Bas-Valais à la fin du gothique. Partie II, Les maçons et maçons-architectes de l'ancien Pays de Vaud

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-835633

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 06.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

CHAPITRE 11

# Les maçons et maçons-architectes du Pays de Vaud et du Bas-Valais à la fin du gothique

*Partie II*

## Les maçons et maçons-architectes de l'ancien Pays de Vaud

Fig. 850. Notre-Dame de Romont. Vue de l'intérieur de la nef vers l'ouest: au sud, murs commencés au XIV^e siècle et au nord, murs dès 1425 et voûtes en 1481-1486 (photo Yves Eigenmann, SBC Fribourg, 1996).

# De nombreux maçons et de bons maçons-architectes dans le reste du Pays de Vaud

### *Les maçons Crusilliet, de Grandson, à Ripaille puis à Vevey*

Avant d'étudier les grandes séries de maçon locaux connus pour le moment, il faut noter le dispersion dès le tournant du XIVe siècle, puis la disparition ensuite, des «maîtres de Grandson», les membres de la famille Crusiliet – Jean (Jeannot), Perronet, Pierre, Uldriset et Mermet – mais leur généalogie n'est pour l'instant pas reconstituable. Il s'agit d'une dynastie d'«entrepreneurs vaudois» en maçonnerie, taille de la pierre et charpenterie, que Jean d'Orlyé, le premier commissaire à la construction de Ripaille, préférait, selon Max Bruchet, en tant que «collaborateurs techniques»[1].

Propriétaire à Grandson encore en 1371, *Jean* (soit *Jeannot*) *Crusiliet* travaille pour les châteaux savoyards de Payerne en 1367–1368 et de Ripaille dès 1371 et jusqu'en 1377–1379, où l'on enterre ce «maître maçon de la maison de Ripaille», et où *Pierre, soit Perronet, Crusillet* prend sa place sans doute, comme on le voit en 1377–1379, 1380–1381 et en 1390 et 1391[2], mais aussi pour le château d'Yverdon en 1378 et 1381–1382 et pour celui de Grandson en 1392–1393[3]. Sous Jean de Liège, le maître des œuvres de Savoie, les frères Pierre et Uldriset Crusillet, qualifiés en 1390 de bourgeois de Féternes en Chablais, taillent notamment les deux piliers octogonaux soutenant la chapelle du château de Ripaille vers 1386 et y exécutent des fenêtres à croisée de pierre en 1388–1390, mais c'est en compagnie du «Genevois» Jean Robert qu'Uldriset y entreprend alors aussi un autre ouvrage[4]. En 1411, *Pierre Crusilliet*, toujours à Féternes, construit un clocher pour la chapelle de Ripaille[5]. Au début du XVe siècle, des Crusillet semblent s'être installés à Vevey, où *Uldriset* est employé comme maçon déjà en 1396–1397; *Mermet* l'est à La Tour-de-Peilz l'année suivante[6], et le même *Mermet Crusilliet*, explicitement «maçon habitant Vevey», travaille en 1400 et 1404 à La Tour-de-Peilz avec *Thomasset Foudra*, bourgeois de La Tour, mais là, comme honorés par leur métier même, ils changent peu à peu de nom de famille: le «lathomus» *Mermet Maczon* qui exécute des réparations au clocher de Vevey en 1410–1411 s'identifie sans doute au même *Mermet Crusilliet (Carsillet)* qui, sous la direction d'Aymonet Cornyaux, maître des œuvres du duc de Savoie, collabore avec *Jaquemet Cottet* pour rénover les piliers octogonaux du château de Chillon en 1419 et qui, toujours qualifié de «maçon (*lathomus*) de Vevey», y travaille encore en 1423–1424[7]. Dorénavant, à notre connaissance, les «Masson alias Cursiliet» ou «Masson dit Crussillet», puis les Masson tout court, bourgeois de Vevey, ne sont plus du métier; ils seront même anoblis au siècle suivant[8]?

Pour des raisons chronologiques, il est difficile mais pas impossible de penser que c'est un Crusiliet qui, sous le nom de «ly motet de Granczon» – le maître d'œuvre de Grandson, comme le croyait Frédéric Barbey – vient expertiser et deviser l'église *Notre-Dame d'Orbe* en 1408, après un incendie[9]? On pourrait alors lui en attribuer le chœur carré, installé dans l'une des tours de l'enceinte urbaine et voûté d'une croisée d'ogives sans fioritures mais sur culots en partie sculptés, et également le grand portail[10] (fig. 851-853), qui a fait école dans la région à Rances, à Chavornay et à Bavois (voir *encadré* p. 492).

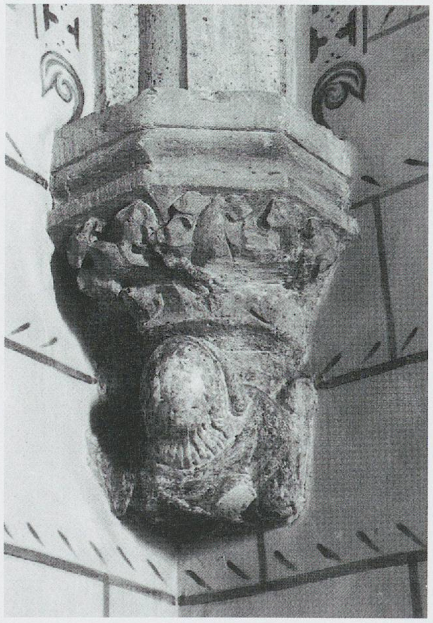


Fig. 851. L'église Notre-Dame d'Orbe. Le chœur du début du XVe siècle: l'un des deux culots d'angle (photo MG, 1969).

Fig. 852. L'église Notre-Dame d'Orbe. Le chœur du début du XV^e siècle: le chapiteau sud de l'ancien arc triomphal (photo MG, 1969).

Fig. 853. L'église Notre-Dame d'Orbe. La nef de 1522–1523, vue depuis le fond du chœur installé dans l'une des tours de l'enceinte urbaine et voûté d'une croisée d'ogives, peut-être œuvre d'un artisan de Grandson vers 1408 (photo R. Allegrini, Orbe).

*Les portails à frises de feuillages*

A l'imitation du portail de l'église d'Orbe, datant sans doute de 1408 environ, à feuilles et fruits liés par leurs tiges et servant de chapiteaux et aux tores engoncés au fond de larges cavets, se rencontrent dans cette région ceux de même type de Rances, de Bavois et de Chavornay, dont seul le dernier marque, au montant de droite, une certaine différence, due peut-être à un écart chronologique plus grand (fig. 854 à 858). On voit aussi le même type décoratif plus simple, mais cette fois-ci dans des chapiteaux et des culots d'ogives, à la chapelle du bourg de Lucens, à une chapelle de Saint-François à Lausanne et au chœur même de l'église de Chavornay[11] (fig. 858-859). En Haute-Savoie, dans ce genre d'ornementation, il ne reste guère que les «chapiteaux» des baies au clocher de Cernex, postérieur à 1414 (voir fig. 197 et p. 114) et, dans un registre beaucoup plus artistique, des éléments sculptés de l'étape du 1^er quart du XV^e siècle (avant 1415/vers 1417) de l'abbatiale du Lieu, à Perrignier en Chablais (voir p. 114 et fig. 194-195), dans l'orbite des chantiers de Ripaille justement, où travaillaient d'ailleurs les Crusiliet, originaires de Grandson…

Précisons que l'origine du motif pour nos régions se trouve tout au long du XIV^e siècle, à Moudon, à Romont (Portail) et plus systématiquement à Saint-Nicolas de Fribourg, dans les chapiteaux en frise de la nef, d'abord à l'est, où ils sont exceptionnellement sculptés de feuilles liées par leurs tiges, puis le plus souvent de fleurs ou surtout des feuilles isolées et inscrites en deux rangées superposées…

Dans cet ordre d'idées, il est à noter que l'ancien Pays de Vaud n'offre pas de traits aussi archaïsants que les chapiteaux aussi à feuillages des portails du Val d'Usier et de la vallée de la Loue, dans le Haut-Doubs proche, dépendant pourtant des Neuchâtel et datant de la fin du XV^e siècle (voir pp. 41-43).

Fig. 854 a et b. L'église Notre-Dame d'Orbe: le portail probablement de 1408 environ, avec chapiteaux en frise à rinceaux étalés (photo MG, 1967).

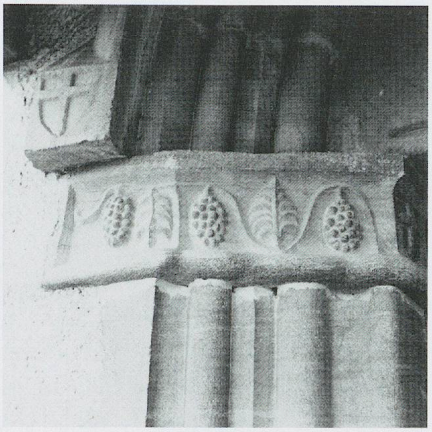


Fig. 855. Le portail de l'église Saint-Sulpice de Rances: côté à droite avec chapiteaux en frise à rinceaux étalés (photo MG, 1967).

Fig. 856. Le portail de l'église Saint-Martin de Chavornay: côté gauche avec chapiteaux en frise à rinceaux étalés, rénovés? (photo MG, 1969).

Fig. 857. Le portail de l'église Saint-Léger de Bavois: le côté de droite avec chapiteaux en frise à rinceaux étalés (photo MG).

Ce qui est certain, c'est que les travaux connus du château de Grandson même, après 1392–1393, année où y intervient encore Pierre Crusillet[12], sont en bonne partie l'œuvre d'artisans étrangers, et cela laisserait croire à une émigration définitive de cette bonne main-d'œuvre locale. Il est vrai que, à notre connaissance, il n'est plus guère mention de maçons de Grandson au XV^e siècle à part peut-être «ly motet de Granczon»[13].

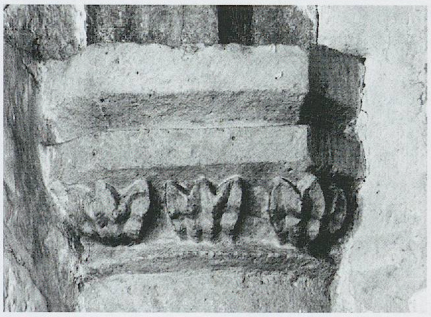


Fig. 858. L'église Saint-Martin de Chavornay: l'un des chapiteaux du chœur (photo MG, 1969).

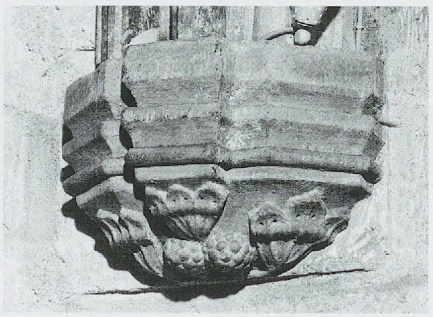


Fig. 859. L'église Saint-François à Lausanne. La chapelle du vestibule nord: culot supplémentaire de la voûte d'ogives (photo Claude Bornand, vers 1965).

## Les maçons et maçons-architectes à Lausanne au XV^e siècle

Durant tout le XV^e siècle, soit avant l'arrivée des maçons genevois de premier plan et bien en cour auprès des évêques Montfalcon et de la bourgeoisie – *François Magyn* et *Jean Contoz* – ou d'autres *(Jean Chollet, etc.)*, les maçons-architectes lausannois se cantonnaient apparemment, si l'on en croit les textes, presque exclusivement à des constructions militaires et civiles, ce qui avait déjà été, pour autant qu'on puisse le savoir, leur lot au XIV^e siècle[14].

A commencer par le seul d'entre eux qui soit resté célèbre pour la première moitié du XV^e siècle, *Aymonet Cornyaux (Corniaux, Corvyaux, etc.)*[15]. L'occupation principale de Cornyaux, toujours installé à Lausanne depuis le début du siècle, mais fidèle «maître des œuvres de Savoie», qui est d'ailleurs charpentier de formation et de métier et non maçon, est la commande et la surveillance des travaux effectués aux nombreux châteaux dépendant directement du comte puis duc de Savoie, exceptionnellement à des ouvrages non savoyards et à des églises: peut-être à l'église conventuelle Sainte-Claire de Vevey (1424–1425) (voir fig. 898-899), puis en tout cas à la restauration de l'église paroissiale de Montagny-les-Monts FR (1449–1451)[16].

Sur place, il est difficile au XV^e siècle d'attribuer des ouvrages religieux à des Lausannois mêmes, ouvrages très secondaires de toute façon pour ce qui en est resté: peut-être la chapelle-vestibule au nord de Saint-François, dont le sobre décor s'apparente à celui qu'on trouve dans les églises de la plaine de l'Orbe au tout début du siècle (fig. 859).

Parmi les maçons lausannois appelés à l'extérieur de la ville, ce qui est un signe de notoriété sinon de qualité, notons tout particulièrement les suivants/quelques-uns. Si *Jean Canuz* (*Cagnuz, Camux,* etc.) *alias de la Collongez* est attesté pour des travaux civils et militaires[17], il est également appelé comme expert pour le nouveau clocher de Saint-Etienne de Moudon en 1425–1426 et il est cité la même année comme le «maître d'œuvre de l'évêque de Lausanne»[18], mais c'est aussi probablement l'un des rares Lausannois qui soient connus comme carriers-tailleurs de pierre[19]. *Claude Pigniard* travaille non seulement à Lausanne dès 1436, mais encore au château de Chillon entre 1437 et 1440, sous la direction de Cornyaux justement[20], tout comme *Jean Beneton*, en 1439–1440[21], alors que les frères *Rolet* et *Jean Bailli*, quant à eux, s'affairent au château d'Echallens pour les seigneurs de Chalon en 1439[22]. *Pierre Grand (Magnod)*[23] et *Pierre Lugrin*[24], très occupés à Lausanne à des constructions défensives, sont invités en 1474 en tant que spécialistes en ce domaine à Estavayer, où ils construisent le «belluard» de Lombardie[25] (fig. 860).

Seul connu à avoir fait une carrière officielle après Aymonet Cornyaux, *Antoine Rivet*, maçon-carronnier piémontais, installé d'abord à Morges et qui avait déjà élevé, avec le Lombard *Jacques de Brissannaz*, l'hôtel de ville de la Palud dès 1453 (fig. 861), exécute également de nombreux ouvrages de fortification à Lausanne[26], notamment la tour derrière Saint-Jean (1473–1474) et la tour dite des Séminaires (1475), qui seule subsiste, en brique d'ailleurs, mais son activité comme maçon est attestée aussi à cette époque troublée aux Clées (1464–1465), à Sainte-Croix (1474–1475) et à Moudon (1474–1475), donc dans le Pays de Vaud savoyard, où il devient finalement «le maître des œuvres de maçonnerie du duc» (1487), après avoir été l'«*operator* de la maçonnerie» pour la ville de Lausanne (1467).

Peu d'autres maçons attestés à Lausanne paraissent s'être occupés d'architecture religieuse. Notons pourtant que *Pierre Néret*, travaillant sur le tard aux fortifications de cette ville (de 1471 à 1475)[31] et sans doute déjà à celles d'Echallens (de 1442 à 1445)[32], avait pris en tâche la construction de la chapelle Saint-Bernardin à Saint-François, reçue en 1459[33]. Ajoutons que

Fig. 860. Le «belluard» de Lombardie, à Estavayer, construit en 1474 par Pierre Grand (Magnod) et Pierre Lugrin, maçons de Lausanne. Détail du sommet avec le monogramme «ihs» sculpté (photo MG, 2008).

Fig. 861. L'ancien hôtel de ville de Lausanne: plaque datée 1454 aux armes de la ville, ouvrage d'un sculpteur inconnu, provenant de la façade construite alors par Antoine Rivet, maçon-carronnier piémontais, et Jacques de Brissannaz (Musée historique de Lausanne) (photo Claude Bornand, avant 1965).

*Jacques Racaux*, connu pour des travaux courants à Lausanne (enceinte et ponts de 1474 à 1510), exécute en 1460 une fenêtre à côté du grand autel de l'église de Cully[34]. Et rappelons que d'autres maçons lausannois ont aussi une activité hors de la ville épiscopale: entre 1439 et 1441, les frères *Rolet* et *Jean Bailli* travaillent au château d'Echallens, sans autre précisions[35], et, en 1523, *Antoine Jacoz*, dans la maison du prieur de Montheron aux Chavannes près d'Assens[36]. Le cas de *Claude Ballyn alias Cachoz*, originaire de Lutry mais habitant Lausanne en 1463–1464, est exceptionnel, puisqu'il réside à Sion de 1481 à 1495[37].

*Perrin Barbaz, un grand «maître d'œuvre»?*

Quant à *Perrin Barbaz*, qui fut probablement, dans la seconde moitié du XVe siècle, le plus intéressant des «maîtres maçons» lausannois, il est bien connu aussi par son activité dans l'art de la fortification, encore qu'il ne reste rien de ses ouvrages: c'est lui qui éleva la grande tour-porte de Saint-Laurent à Lausanne de 1459 à 1462 et il fut mandé comme expert en ce domaine à Romont vers 1468[27]. Presque seul parmi les architectes lausannois, il travailla directement aussi pour des constructions religieuses, tout spécialement comme «maître du beffroi de la cathédrale», vers 1470[28]. Mais sur ce chapitre, nous sommes fort peu documentés: tout ce que nous savons, et cela suffit pourtant pour le considérer comme un architecte expérimenté, c'est qu'il fut appelé en consultation à Estavayer en 1467, lorsque la ville se décida enfin à ériger les piliers de la nef de Saint-Laurent[29], et en 1470 à Fribourg, lors de la reprise de la construction du clocher-porche de Saint-Nicolas[30]. Nous ne connaissons malheureusement rien de son œuvre religieuse et son origine même n'est pas encore établie avec certitude.

# Les maçons et maçons-architectes de la Broye et de la Glâne

## Les maçons de Payerne

Fig. 862. La tour de l'Ordomenjoz à Payerne, construite en 1475 par Pierre Cartier, «lathomus Paterniaci», en collaboration avec Pierre Rondalon, Pierre d'Aumont et Jean Bonamy (photo MG, vers 1980).

Nous avons déjà indiqué à quel point les villes de Payerne, de Romont, d'Estavayer et d'Avenches avaient dû subir l'influence franc-comtoise, du moins si l'on prend en compte l'apport au moins sociologique de maîtres d'œuvre originaires d'Outre-Jura, comme *Jean de Lilaz* sans doute et *Hugonin Gaborey* certainement, dès le début du XV^e^ siècle (voir pp. 270 sq.). A cette influence s'ajouta à Payerne, dès le début du siècle suivant, celle de Genève et de la Savoie, par l'intermédiaire d'un *François de Curtine*, de Carra; pour le moment, l'œuvre broyarde de ce dernier, dont subsistent sans doute de nombreux vestiges, n'est pas encore clairement identifiée et repose en partie sur des recoupements chronologiques et stylistiques (voir pp. 191–197).

Dans le domaine architectural, comme dans celui de la peinture sur verre et de l'orfèvrerie, soutenues elles par la présence d'un important monastère clunisien[38], Payerne apparaît donc comme un centre vivant dans le cadre régional, surtout si l'on ajoute à ce lot de maçons d'origine étrangère ceux qui ne sont pas identifiés comme tels ou qui ne viennent, selon leur nom, que des régions environnantes, comme *Pierre d'Aumont*[39] et *Henri de Missiez*[40]; et comme *François Boudraz*, de Seigneux, qui, en 1454, s'engage à travailler deux ans pour Jean De Lilaz, et qui collabore plus tard, en 1464-1465 et en 1468-1469, avec le maçon local *Luquet Pledraul (Pleybaux, Pleidaul)* à la construction de l'une des tours de Romont[41]. Plus tard apparaissent d'autres maçons: *Pierre Cartier*, «lathomus Paterniaci» et recteur de la confrérie de Saint-Hilaire à l'église paroissiale en 1483, qui, en 1475, avait pris la charge de construire la belle tour de l'Ordomenjoz, encore existante, avec *Pierre Rondalon, Pierre d'Aumont* et *Jean Bonamy* (fig. 862), ce dernier travaillant aussi pour Morat en 1481[42].

Au XVI^e^ siècle, un maître maçon *Claude Coctet*, «originaire du diocèse de Genève», se marie à Payerne et y achète une maison en 1505, sans laisser d'autres trace[43]. Quant à la famille des maçons Besson, très occupés à Lausanne dans le dernier quart du XVI^e^ siècle, elle doit remonter aux frères *Aymon* et *Jean Besson alias Burchet*, bien attestés à Payerne – dès 1513, pour Jean[44], et dès 1522 pour Aymon – dont ils sont bourgeois et où Aymon forme d'autres maçons de la Broye (Jean Barganyat, de Bussy; Humbert Collon, de Montagny; Claude[45]), mais leurs ouvrages sont mal connus. On sait seulement qu'en 1530, maître Aymon passe un contrat notamment pour rénover les ouvertures (fenêtres et portes) de la cure de Ménières FR[46].

Quoi qu'il en soit, c'est bien à Payerne qu'on voit renaître, vers 1458, aux chapelles extrêmes du chœur de l'abbatiale, une architecture flamboyante digne de ce nom, avec lierne faîtière et nervures délicatement dentelées verticalement d'accolades: une exception, dont les antécédents seraient à rechercher à Avignon (voir p. 278).

## Les maçons et maçons-architectes de Romont

Autour du creuset broyard de Payerne gravitent des maîtres secondaires, d'une certaine notoriété pourtant, établis d'abord à Romont, ou, plus tardivement, à Moudon. Il est à souligner d'emblée la zone fort ample, au moins relativement à la région, que couvre leur activité architecturale, puisqu'on les rencontre de Fribourg et d'Estavayer à Lavaux et à Vevey. Leur importance dépasse donc un cadre strictement local. Dans la région

lémanique, ils se heurtent d'ailleurs à la concurrence franc-comtoise (Chollet) et genevoise à l'ouest et, à l'est, à celle des architectes du Vieux-Chablais, qui ne sont pas totalement étrangers à la région de Genève aussi, rappelons-le (voir pp. 484 et 486).

Chronologiquement, l'antériorité appartient à *Jean* et à *Mermet Clavo*, attestés à Romont dès 1408 et jusqu'en 1430. S'ils semblent n'avoir été localement que des entrepreneurs en maçonnerie, sans vraie envergure, ils n'en travaillèrent pas moins à la construction de l'ancienne «Maison de Justice» de Fribourg en 1418[47]. Ce dont *Mermet Givel*, «ouvrier de la Fabrique», n'aurait pas pu se charger sans doute, lui qui, ayant commencé la reconstruction du chœur de Notre-Dame de Romont en 1443, dut laisser sa place à Jean de Lilaz et à Hugonin Gaborey (voir p. 272), ni bien sûr son fils Pierre[48]. Il n'était plus question alors d'utiliser les services d'un maçon local, comme le prouve la présence, parmi les témoins de l'acte définitif de la reconstruction en 1447 (voir *Documents* n° 3), *Luquet Plebaul*, attesté dès 1432, bien occupé à Romont et constructeur d'une tour ronde en 1464–1465[49], dont la tombe se trouvera vers 1481 dans l'église même de Romont au nord, près de la grande entrée[50].

## François Mochoz, un maître d'œuvre romontois, prometteur mais sans lendemain...

Un maçon-architecte assez mystérieux leur succéda tardivement à Romont même, François Mochoz (Moschoz), bourgeois de la ville[51], qui entreprend en 1481 l'achèvement de la construction des voûtes de l'église Notre-Dame, terminée en 1486 ou peu avant, puisqu'on procède cette année-là à la vente de la «loge» qui avait servi à abriter les tailleurs de pierre (voir p. 499): on lui doit en tout cas l'exécution des deux avant-dernières travées occidentales, postérieures à 1478, frappées, entre autres, des armes de la famille d'Illens aux frais de laquelle l'un de ses membres, Antoine d'Illens, avait pourvu par son testament (voir p. 499). En 1485, Mochoz restaure la «chambre chauffée» de la maison du Clergé à Romont[52].

En 1488 et 1489, il élève la chapelle de Rive à Estavayer, financée par un chanoine de Lausanne, Jean Assenti, d'origine staviacoise (voir pp. 502–505). Après les sondages archéologiques intérieurs qui ont confirmé l'impression d'homogénéité dégagée par l'extérieur, on est en droit de lui en attribuer non seulement la nef et le portail, dont la clef de voûte porte les armes des Assenti, mais également le chœur polygonal voûté d'ogives à lierne faîtière, aussi à leurs armes, ouvrage qui prouve ses connaissances du métier, dépassant sans doute alors les ressources architecturales de cette région, comme nous allons le rappeler (voir pp. 498 sq.).

La qualité professionnelle de ce maître, dont on peut juger à Romont et à Estavayer, est confirmée par son appel comme expert en 1497, lorsqu'il s'agit d'ériger le clocher de Saint-Martin de Vevey[53], et en 1501, lorsqu'il fut question de voûter enfin Saint-Laurent d'Estavayer[54]. Après cela, il est d'autant plus étonnant de le voir cesser son activité d'architecte, selon toutes les apparences, et devenir un simple notable, recteur de l'hôpital en 1501–1502 et surtout intendant de la Fabrique de l'église Notre-Dame de 1503 à 1522[55]: un accident ou une maladie de longue durée l'auraient-ils rendu incapable de continuer son métier? Attaché en tout cas à sa ville, il avait fondé, avec sa femme Pernette, née Casei, l'autel Notre-Dame-de-Pitié à l'église paroissiale, fondation qu'il n'oublie pas dans son testament en 1525[56]. Les cloches sonnèrent à sa mort l'année suivante[57].

Fig. 863. L'église Notre-Dame de Romont: vue de l'église du sud-ouest, avec ses séries de fenêtres tardives: chapelles du Portail, bas-côté sud, et fenêtres hautes (photo Jean-Louis Donzallaz, Romont).

**L'achèvement de la nef de Notre-Dame de Romont. –** La visite pastorale de 1453 précise bien que les travaux de reonstruction sont loin d'être terminés alors: l'évêque auxiliaire demande «que l'œuvre de l'église entreprise par la Fabrique soit achevée sans délai»[58]. En fait, les dons à la Fabrique ne s'interrompent pas de 1450 à 1461: l'un d'eux, de 1454, en précise même l'affectation: «pour refaire l'église et l'entretenir»[59]. Ces activités correspondent cependant d'abord aux aménagements du chœur reconstruit en 1447–1451 (voir pp. 272–275), auxquels le duc et le Clergé participent finalement, l'un par la fourniture des vitraux de 1459, l'autre par la commande des stalles achevées en 1468[60].

Les dons à la Fabrique, compte tenu des documents qui nous restent, reprennent quant à eux seulement en 1471 pour se poursuivre jusqu'en 1481[61]. Cette interruption d'une dizaine d'années – entre 1461 et 1471 selon les documents conservés – pourrait correspondre à un véritable arrêt de chantier[62]. La réactivation des travaux tombe pourtant au plus mauvais moment pour les Romontois, touchés par un nouveau désastre, l'incendie et la destruction de la ville en 1476, lors des guerres de Bourgogne; l'importance de cet événement ne doit pas être trop minimisée, puisqu'ils obtiennent encore en 1484 du duc Charles 1er la confirmation de faveurs financières afin de poursuivre les reconstructions nécessaires, mais il n'est pas parlé de l'église même, dont on ignore d'ailleurs si elle fut gravement endommagée lors de ce désastre[63].

La question des chapiteaux du XVe siècle dans la nef a déjà été traitée ici (voir plus haut, pp. 259-260). A part celui qui porte les armes de Jacques de Romont, examiné précédemment, seul celui qui arbore l'écu de Fribourg pourrait prêter encore à discussion: c'est beaucoup plus probablement, comme nous l'avons dit, le rappel du geste de bon voisinage fait par cette ville

juste après l'incendie de 1434 (voir p. 259, n. 104) qu'une marque de reconnaissance tardive qui ne pourrait être alors que bien postérieure aux guerres de Bourgogne (1474–1476)[64].

Le financement des voûtes ou d'une partie d'entre elles (le texte n'en parle que globalement), est assuré par un legs d'une valeur de 200 écus – ce qui représente à l'époque approximativement 700 florins[65] – fait en 1478 par Antoine d'Illens, l'ancien bailli épiscopal de Lausanne, qui donne également 200 florins pour la confection des nouvelles grilles[66]. En 1481, Jacques Chablaisii, bourgeois et membre du Clergé de Romont, curé de Gruyères, lègue aussi 12 livres pour «pour réparer et refaire les voûtes de l'église»[67]. Les fonds de la Fabrique, qui, malgré tout, ne suffisent pas à assumer la tâche[68], sont même alimentés dès 1482 par les amendes imposées aux «jureurs»[69].

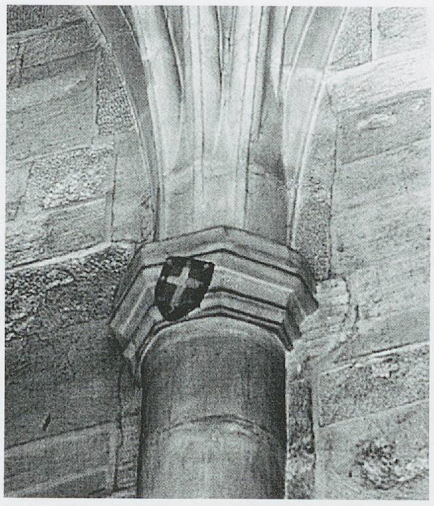


Fig. 864 a. L'église Notre-Dame de Romont. La retombée des voûtes, du côté sud, vers 1486: à l'ouest, sur un tronçon de colonne (photo MG, 1971).

Les reprises au haut des murs méridionaux du XIV^e^ siècle semblent comme inscrites sur certains retraits des piliers, mais ne sont peut-être pas toutes contemporaines[70]. Le premier des deux comptes de Fabrique qui subsistent de l'époque de ce chantier confirme les travaux préparatoires à l'établissement des voûtes en 1480–1481[71]. D'abord l'expertise des piliers au sud: à fin décembre 1480, celle du pilier de Saint-Christophe par le «maître Guillaume», sans doute le maître du clocher de Saint-Nicolas à Fribourg[72], et celle de ce pilier ou d'un autre par «maître Humbert, maçon de Gruyères», vraisemblablement le maître de la chapelle du château de Gruyères (portail daté 1480), envoyé par Jacques Chablaisii lui-même[73]. François Moschoz, le maître romontois qui «devait faire les voûtes et les piliers», reprend alors effectivement ceux de Saint-Christophe et de Sainte-Marie-Madeleine, au sud toujours, le dernier et l'avant-dernier à l'ouest[74].

En 1480–1481, on s'occupe aussi d'acheter de la chaux (Riaz, Corbières, Henniez) et des pierres de taille: le carrier Pierre Carimbaud notamment tire des blocs de tuf des «touvières» de Villarlod et surtout de Posat – certains sont même extraits dans l'eau – avec l'aide de l'équipe de Moschoz; on lui en paye 2600 en une fois[75]. François Moschoz pose «les clefs des fenêtres de la première voûte» orientale, celle qui s'inscrit à la suite de l'«horloge» du chœur[76], et il reçoit déjà cette année-là 56 livres, expressément en déduction de son «tâche» pour les voûtes, commencées donc à l'est[77].

Le second compte conservé qui nous renseigne sur ce chantier, celui de 1486–1487, montre que les travaux de reconstruction proprement dits sont terminés ou viennent de l'être: Moschoz est occupé à renforcer des contreforts, notamment à fin juin 1487 celui du «Portail» du côté de l'autel Saint-Claude[78], après avoir expertisé avec des maîtres maçons de Fribourg l'un des piliers de l'église. Plus révélateur encore: c'est cette année-là qu'on vend le bois de la «loge» des tailleurs de pierre devenue inutile[79] (fig. 863).

L'achèvement des voûtes de la nef permet la poursuite de l'aménagement de l'église, notamment l'installation en 1488–1489 du tref – la poutre de gloire – à l'entrée du chœur, ainsi que du crucifix qu'il supportait (déplacé temporairement à l'hôpital) et que l'on assure par une chaîne de fer[80]. La pose d'un orgue s'effectue en 1492, bien plus tôt qu'on ne le pensait, un orgue de chœur sans doute, placé probablement contre la paroi nord de la première travée[81].

Sans parler du raccord difficile des croisées avec le sommet de la saillie des piliers du côté nord, que dire du fait qu'au sud les simples voûtes d'ogives, dont les nervures montrent un profil identique à celles du chœur et des arcades nord – avec tore à listel dégagé par deux cavets flanqués de chanfreins – très commun, forment deux séries même sur les murs plats? L'une, à l'ouest, avec sur les saillies des piles et des retombées d'ogives et de formerets en pénétration douce plus haut que les chapiteaux dans des tronçons de colonnes (fig. 864 a), et l'autre, à l'est, avec des formerets pénétrant franchement dans la

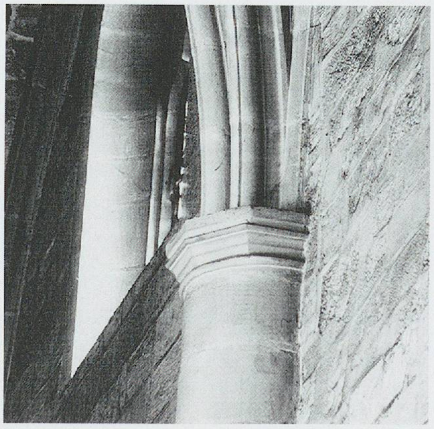
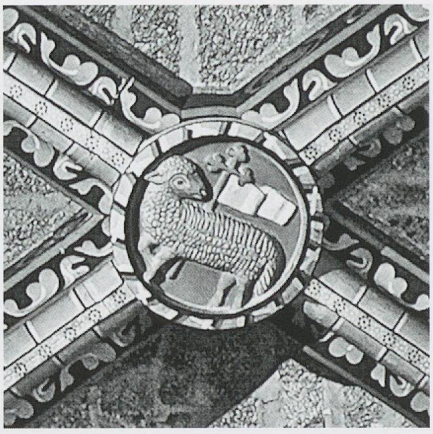


Fig. 864 b. L'église Notre-Dame de Romont. La retombée des voûtes, du côté sud, vers 1486: à l'est, directement sur les chapiteaux (photo MG, 1971).



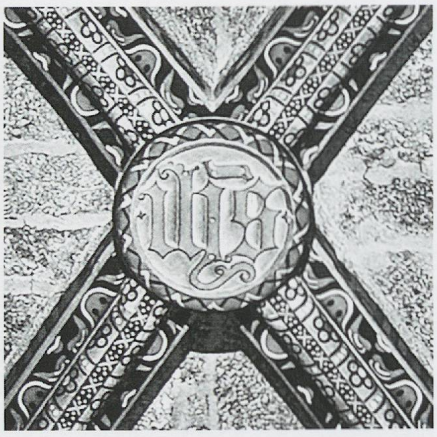


Fig. 865 a. L'église Notre-Dame de Romont: la clef de voûte de la nef montrant l'Agnus Dei, vers 1486 (photo MG, 2012).

Fig. 865 b. L'église Notre-Dame de Romont: la clef de voûte de la nef au monogramme «ihs», vers 1486 (photo MG, 2012).

saillie des piliers et avec des ogives retombant directement sur les chapiteaux (fig. 864 b). Les deux voûtes aux armes d'Illens («de gueules au sautoir d'or»), postérieures à 1478 en tout cas, sont à l'ouest de la jonction des deux séries, mais cette localisation n'offre aucune indication péremptoire et la différence en question pourrait n'être qu'une trace d'adaptation ou de modernisation en cours de chantier.

Les cinq clefs de voûtes présentent à la suite du chœur, de l'est à l'ouest: l'Agnus Dei (fig. 865 a), le monogramme «ihs» (fig. 865 b), les armes de la famille d'Illens – deux fois – et les armes du Clergé («de gueules au ciboire d'or»): ces dernières indiquent que le Clergé, bien que déchargé des ouvrages de l'église par l'acte d'exemption de 1404, avait tenu à participer à l'étape finale de la reconstruction du XV^e^ siècle.

*Les fenêtres.* – Les séries des nombreuses baies de la collégiale, dans leur état final, méritent d'être regroupées ici, car elles sont en partie soit d'un tracé original, comme l'était la grande fenêtre du chœur dont il a déjà été question, soit représentatives de manières variées.

Les fenêtres hautes, percées seulement au sud[82], que les documents permettent donc de donner aussi à François Moschoz, forment une seule série. Très courtes, elles possèdent des remplages à un unique meneau avec des tracés variés, même s'il y a des répétitions, et la plupart d'entre elles sont très mesurées dans leurs formes flamboyantes, parfois même traditionnelles, comme les deux qui montrent des quadrilobes: ces dernières ne diffèrent

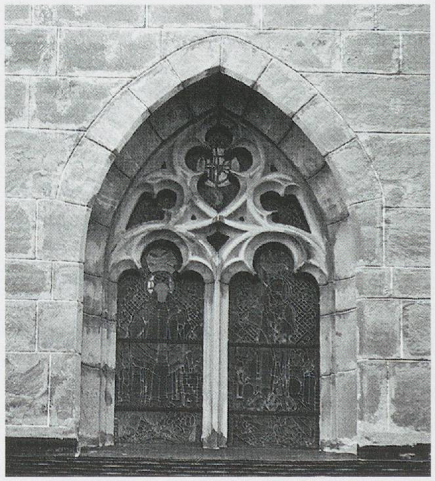


Fig. 866. L'église Notre-Dame de Romont: la baie haute de la 2^e^ travée occidentale de la nef, avant la dernière restauration (photo MG 1971).

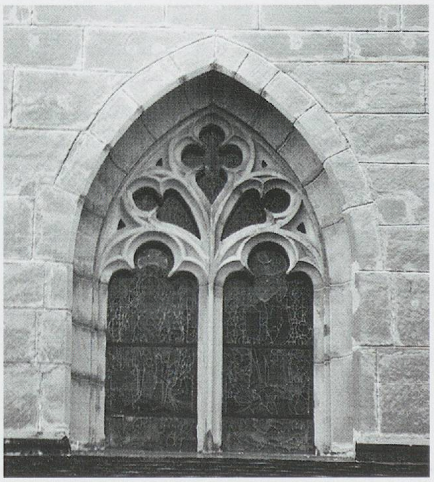


Fig. 867. L'église Notre-Dame de Romont: la baie haute de la travée occidentale de la nef, avant la dernière restauration (photo MG 1971).

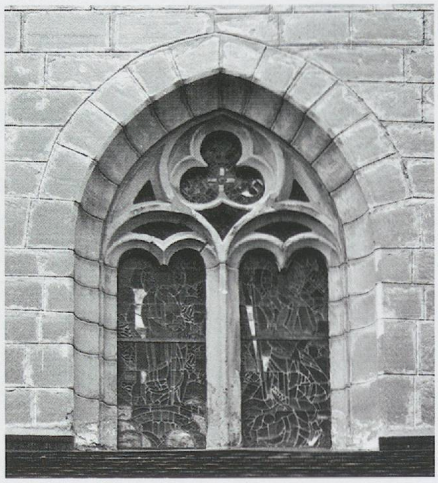


Fig. 868. L'église Notre-Dame de Romont: la baie haute de la travée orientale de la nef, avant la dernière restauration (photo MG 1971).

guère de celles de la grande baie du chœur, sinon par l'absence de tores et donc par leur dessin plus anguleux. Les plus avancées sont à l'ouest: l'accolade des lancettes y disparaît au profit du plein cintre, qu'on retrouve d'ailleurs dans la fenêtre de la travée occidentale du chœur, très originale et probablement plus récente, portant un trilobe et surmontant deux lobes complètement détachés, disposition qui se voit aussi dans les fenestrages de la chaire en 1520 (fig. 868 et voir fig. 882).

Le dessin de la paire de baies flamboyantes à deux mouchettes et un quadrilobe allongé disposés en éventail (fig. 867) se retrouve à Sainte-Anne d'Estavayer en 1488–1489, ouvrage bien attesté de François Moschoz, mais avec un soufflet, et permet d'attribuer également à ce maçon-architecte la reconstruction du chœur de l'ancienne église de Farvagny-le-Grand – à une douzaine de kilomètres – peu avant 1485 vraisemblablement, dont des fenêtres ont été remployées dans l'église actuelle, néo-gothique (1888–1892: voir p. 506 et fig. 878). En revanche, le type de la baie à quadrilobe n'occupant pas l'écoinçon mais étayé par deux mouchettes obliques, pointe en bas, ne se rencontre pas ailleurs dans nos régions ni en Franche-Comté (fig. 866): il paraît mieux s'appliquer à une baie à trois formes, comme on le voit, bien auparavant, à la Sainte-Chapelle de Chambéry et, dans ce cas, avec occupation de l'écoinçon.

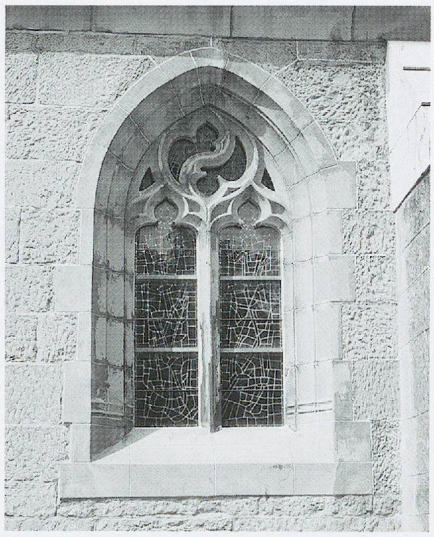


Fig. 869. L'église Notre-Dame de Romont: la baie de la chapelle sud-ouest du «Portail», fondée par Jacques Chablaisii, curé de Gruyères, en 1481, et attribuable à François Moschoz (photo MG 1977).

A première vue, même si les investigations de 2009 des murs des bas-côtés sud laisseraient en partie penser le contraire[83], plusieurs des fenêtres à remplage du bas-côté sud de la nef et du «Portail» paraissent avoir été modernisées – peut-être vers la même époque que la pose des voûtes de la nef et de l'éclairage direct de cette dernière – notamment celle de la chapelle des saints Jacques et Théodule, à l'angle extérieur, fondée en 1481 par Jacques Chablaisii, curé de Gruyères et très impliqué dans la construction des voûtes romontoises[84] (fig. 869): elle a un ébrasement à double gorge et ses deux formes trilobées et en accolade portent un «oculus» presque en amande avec deux mouchettes enlacées, qui n'a qu'un équivalent dans la région, à la chapelle de Rive à Estavayer édifiée en 1488–1489 par Pierre Moschoz justement (voir fig. 875). Les autres baies sont ou paraissent des reprises tardives, y compris donc celle de la travée ouest du chœur déjà citée. Notons seulement la baie de la chapelle sud-est du «Portail» montrant sur ses deux formes trilobées arrondies une exceptionnelle étoile à six rais dans un grand oculus (voir fig. 760), qu'il paraît difficile de dater de la construction de la chapelle au début du XV^e^ siècle[85], mais, dans ce cas-là, les antécédents pourraient être, par exemple, au couvent d'Hauterive FR, du XIV^e^ siècle. Celle de la travée occidentale du bas-côté sud, peu antérieure à 1382, date de la fin de la reconstruction, si son tracé est d'origine – ce qui est difficile à croire – et l'une des rares à être protégée par une archivolte-larmier, présente une roue à rayons incurvés encadrant des trilobes (voir fig. 759), motif qui ornera l'une des baies de la Blanche Eglise à La Neuveville BE et de la collégiale de Valangin NE vers 1500 – alors que celle de la travée orientale, qui paraît encore plus rénovée que les autres, montre un remplage à composition en demi-cercles entrelacés dans un triangle curviligne et dégageant une série de trilobes, qu'on retrouve, simplifié, à Gléresse BE vers 1522 et une seule fois en Franche-Comté, à Moirans (Jura), dans l'orbite de Saint-Claude[86] (fig. 870 et voir fig. 720).

Tous ces remplages n'ont rien à voir avec la série exceptionnelle du bas-côté nord, aux motifs flamboyants asymétriques tout à fait «crazy»[87]: stylistiquement beaucoup plus tardifs, uniques par leur forme, ceux-ci ont été réinsérés après coup, dès 1861, dans les baies très larges, déjà à deux meneaux sans doute – sauf celui de l'ouest à un seul meneau et du genre traditionnel – mais ces baies ont encore des ébrasements intérieurs et extérieurs très animés, plutôt archaïsants, qui pourraient bien remonter quant à eux à la reconstruction du bas-côté[88].

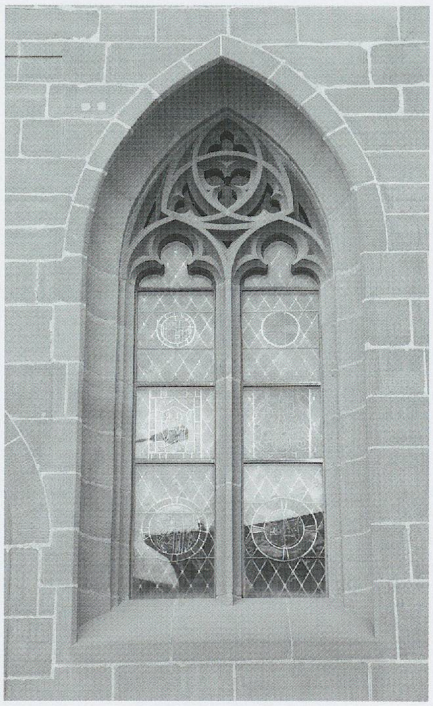


Fig. 870. L'église Notre-Dame de Romont: la baie de la travée orientale du bas-côté sud: rénovée (photo MG, 2012).

Fig. 871. La chapelle Sainte-Anne de Rive à Estavayer, par François Moschoz, 1488-1489. Vue de l'ouest: seules les faces visibles, au sud et en partie au chevet, offrent un parement de molasse bien appareillé, toutes à la même hauteur et couronnées d'une corniche en cavet (photo MG, 2012).

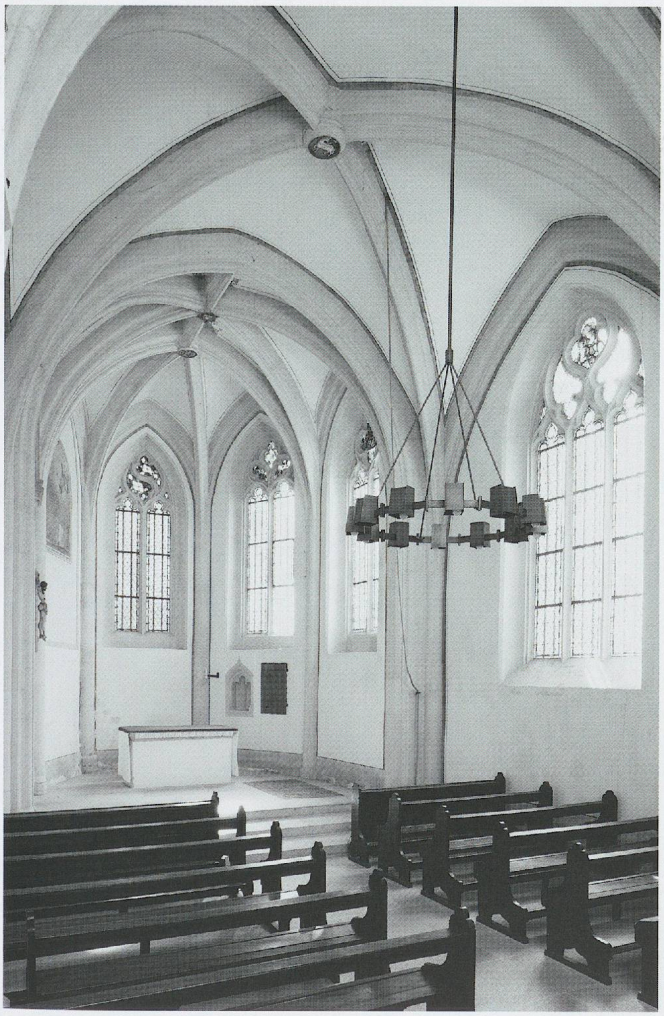
**La chapelle Saint-Anne de Rive à Estavayer. –** La chapelle de Rive a donc été fondée par Jean Assenti, chanoine de la cathédrale de Lausanne et bourgeois d'Estavayer, et construite par François Moschoz également[89] (fig. 871). Elle a dû occuper la place prévue pour la chapelle Notre-Dame et Sainte-Marguerite, fondation quant à elle de 1469 par François et Claude Catellan sur la demande testamentaire de leur père, mais apparemment non entreprise[90], puisqu'on sait maintenant qu'un accord entre François Catellan et Jean Assenti, connu seulement par une analyse, a en tout cas été passé à une date non précisée «pour la construction et l'édification de la chapelle de Rive»[91]. On sait aussi par le même document qu'il fallut pour cela acheter la maison qui s'était élevée explicitement «au lieu où est édifiée la chapelle de Rive» et qu'en 1486, la ville défraya Jaquet de Trey, aubergiste, «le jour où fut passé l'acte d'achat de la maison de Jean Borquin pour faire une chapelle que Jean Assenti voulait ériger à sa place»[92].

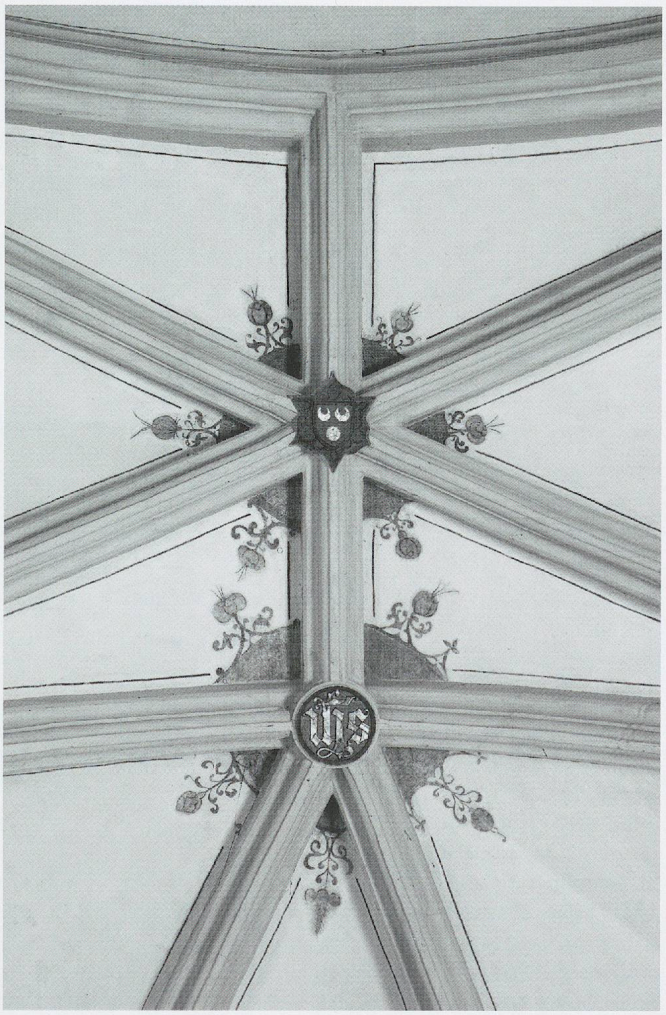
Si la ville n'a pris aucune part financière directe à la construction même en 1488 et 1489, elle fut pourtant bien utile au chantier, payant de nombreux transports de pierre de molasse dès le début de l'été 1488 et décidant encore en novembre que «chaque char de la Terre d'Estavayer devait faire un charroi pour la chapelle»[93], préparant aussi le terrain autour du futur édifice et pavant ses abords[94]. Elle alla même en mars de l'année suivante jusqu'à chercher à Romont le maçon-architecte François Moschoz «pour passer convention avec lui de voûter et d'achever la chapelle»[95]. C'est l'évêque de Lausanne qui vint personnellement la consacrer en septembre 1489[96], c'est aussi cette année-là que fut fondue la cloche pendue actuellement dans le léger campanile; de la même époque doit dater la belle croix de ferronnerie, sans doute commandée à Lausanne par Jean Assenti[97]. En 1492, dans son testament, ce chanoine faisait encore un legs de 300 florins à sa chapelle de Rive, citée alors pour la première fois explicitement sous le vocable de sainte Anne. Plus tard seulement, vers 1520, la chapelle des Assenti apparaîtra enfin sous les vocables de sainte Anne, saint Jean-Baptiste et sainte Marguerite, qui lèvent toute ambiguïté[98].

Certains détails de l'histoire de ce monument et certains de ses éléments ont pu faire croire à l'hétérogénéité de la construction – elle aurait été seulement «achevée» par Mochoz et agrandie en 1539 – mais les dernières investigations archéologiques ont montré l'unité de l'ensemble qui est bien de 1488/1489: la charpente est strictement datée par la dendrochronologie de l'automne/hiver 1487–1488, et aucune trace d'un agrandissement en 1539 n'a été décelée[99]. Principales restaurations en 1927–1928 et 1990–1994[100].

Fig. 872. La chapelle Sainte-Anne de Rive à Estavayer, par François Moschoz, 1488–1489. La nef voûtée de deux simples croisées d'ogives, et le chœur à abside à trois pans, couvert de nervures simples mais à liernes faîtières (photo Yves Eigenmann, 2014, SBC Fribourg).

Fig. 873 a. La chapelle Sainte-Anne de Rive à Estavayer, par François Moschoz, 1488-1489. Détail de la voûte du chœur (photo d'Yves Eigenmann, SBC Fribourg). Et voir vignette p. 489.





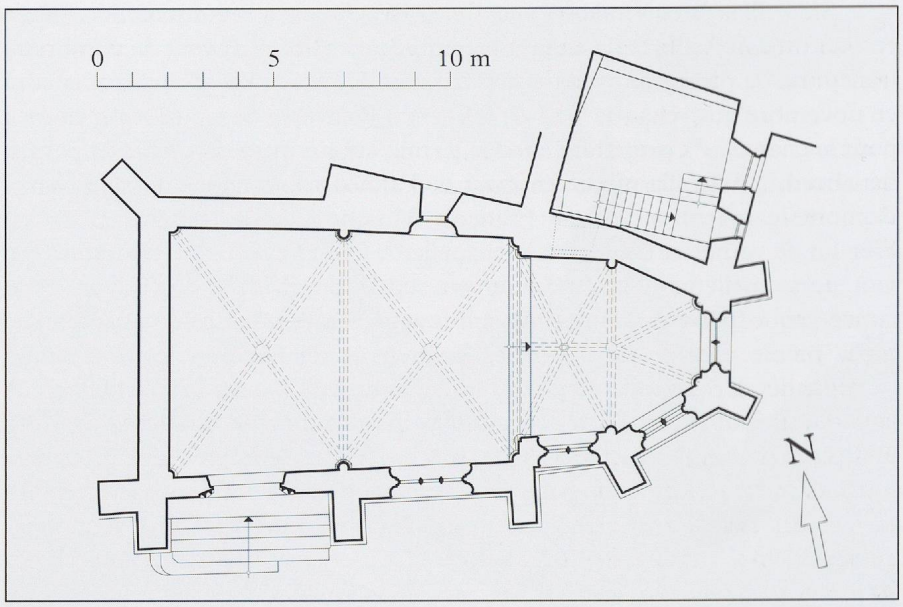



Fig. 873 b. La chapelle Sainte-Anne de Rive à Estavayer, par François Moschoz, 1488–1489. Le plan des voûtes (relevés d'Yves Eigenmann, SBC Fribourg).

Cette chapelle, intégrée à la rangée nord de la rue de Rive et paraissant appuyée à la motte du château primitif, dite la Motte-Châtel, offre un parement de molasse bien appareillé dans ses faces visibles, toutes à la même hauteur et couronnées d'une corniche en cavet[101] (fig. 871). Mesurant dans œuvre 17,50 m sur 8 m au maximum, elle comporte une nef à deux travées légèrement trapézoïdales avec simples croisées d'ogives, éclairée au sud seulement, où s'ouvre aussi le portail. Le chœur, à peine plus étroit, prend jour par trois fenêtres (juste); sa travée droite, pas tout à fait orthogonale également, se couvre d'une croisée d'ogives avec lierne alors que la profonde abside à trois pans avec ses deux nervures s'appuie au sommet du doubleau, comme à la chapelle de Grailly à Payerne et à Sainte-Catherine de Morat, un peu antérieures, mais toutes ces voûtes sont ici sur colonnes engagées sans chapiteaux (fig. 872-873 a). Le profil des nervures à tore avec listel et à cavets, bien distincts et complétés par des chanfreins, a été repris vers 1502 dans la travée orientale du chœur de Saint-Laurent. Les clefs de voûtes portent deux fois les écus aux armes d'Assenti, l'un dans une «couronne» alternant pointes et accolades trilobées, ainsi que le monogramme «ihs», sculpté avec une finesse exceptionnelle (voir vignette p. 489). Les contreforts simples, sans forme caractéristique, sont également soigneusement façonnés.

Fig. 874. La chapelle Sainte-Anne de Rive, par François Moschoz, 1488–1489. La voûte du portail monumental aux armes des Assenti: le «tympan» s'orne de statues de 1520/1524, attribuées au sculpteur fribourgeois Martin Gramp, originaux au Musée d'Art et d'Histoire de Fribourg (photo MG, 2012).

Le *portail*, non seulement latéral mais approfondi en porche jusqu'à former un édicule, prend son inspiration à l'église Saint-Laurent voisine, dans la grande entrée occidentale de près d'un demi-siècle plus âgée (voir fig. 444 et 871). Sa petite croisée d'ogives se termine «en sifflet» dans les murs et sa clef montre les armes sculptées des Assenti, longtemps non identifiées[102]. Le haut du mur nord s'orne de trois statues de 1520/1524 (copies actuellement), attribuées par Marcel Strub au sculpteur fribourgeois Martin Gramp[103] (fig. 874).

Les fenêtres à remplage flamboyant soigneusement composés animent cette construction d'une grande finesse malgré sa situation?: trois à deux formes dans le chœur, l'un à quadrilobe pointu, le deuxième à soufflet flanqué de mouchettes en pointe disposées en éventail, assez rare mais visible aussi à la paroissiale Saint-Laurent et à l'église de Farvagny (avec quadrilobe allongé à la place du soufflet); la troisième, la baie axiale, est peu fréquente en son genre dans toutes nos régions et ne se retrouve guère qu'en Franche-Comté[104] (fig. 875). Ses deux formes en lancette trilobée portent, à la place d'une rosace à deux mouchettes tournantes, les mêmes mouchettes mais étirées dans une sorte d'amande «flamboyante», d'un effet souple et raffiné, tracé de remplage dont sont repérés deux seuls avatars régionaux, moins achevés, dans le «Portail» de Romont (vers 1481), probablement aussi de Moschoz (voir fig. 869) et dans la chapelle Saint-Jean-Baptiste appuyée au sud-est du chœur de Bursins[105] (vers 1518–1521: voir fig. 343).

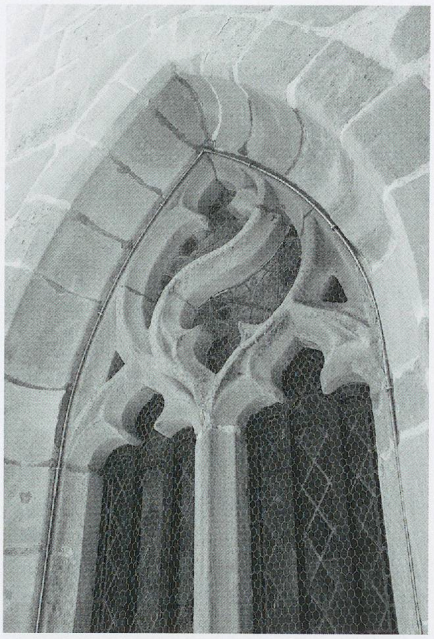
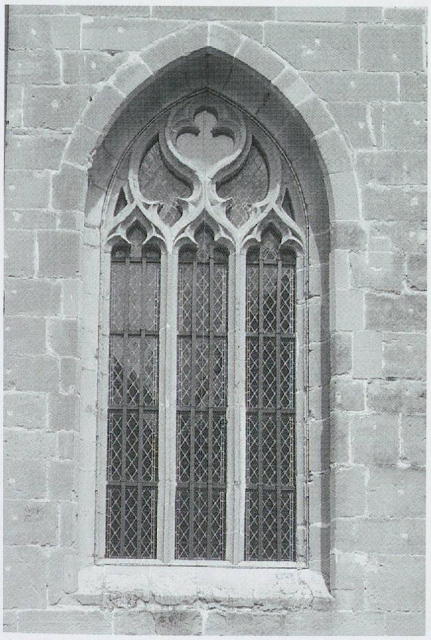


Fig. 875. La chapelle Sainte-Anne de Rive à Estavayer, par François Moschoz, 1488–1489. La baie axiale (photo Daniel de Raemy, 2007).

*Une baie parlante?* – La baie la plus large, exceptionnellement au sud-est de la nef, a trois formes et non plus deux et mérite une analyse à part, posant peut-être un jalon pour connaître les années d'apprentissage de Mochoz. Elle présente un remplage au tracé à soufflet supérieur porté par deux grandes mouchettes, tête en bas, tous aux formes rebondies (fig. 876). Le modèle pourrait bien être emprunté aux baies du 2e étage de la tour de Saint-Nicolas à Fribourg, ouvrage de 1470/1475 explicitement dû à Georges du Gerdil, d'origine genevoise, mais plus archaïsant avec ses profils toriques et des colonnettes encore à chapiteaux à l'extérieur (fig. 877). Mochoz aurait-il travaillé sur ce dernier chantier lors de sa formation? Rappelons que, à peu près au même moment, entre 1471 et 1480, ce tracé est repris à Ballaison en Chablais savoyard un peu moins harmonieusement, par des artisans «genevois» sans doute, comme il a été proposé plus haut (voir fig. 204). Ajoutons que ce type inspirera, encore dans le 1er quart du XVIe siècle, en plus étiré et plus fin, les deux grandes baies datées de 1504 à la «grande travée» de la cathédrale de Lausanne, la fenêtre occidentale de l'église de Lutry et celle de la chapelle de Crêt à l'église d'Orny (voir fig. 501, 751 et 969).



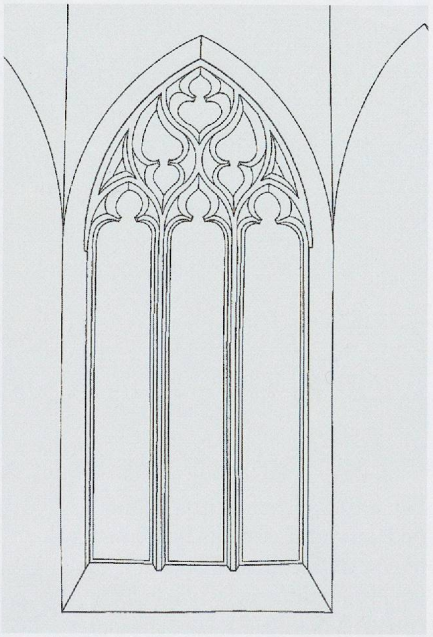


Fig. 876. La chapelle Sainte-Anne de Rive à Estavayer, par François Moschoz, 1488–1489. La grande baie sud du chœur, inspirée de celles du 3e étage de la tour de Saint-Nicolas à Fribourg (photo MG, 2012).

Fig. 877. La cathédrale Saint-Nicolas de Fribourg. La grande baie à l'ouest du 3e étage de la tour par Georges du Gerdil, de 1470–1475: à l'intérieur (relevé Archéotech).

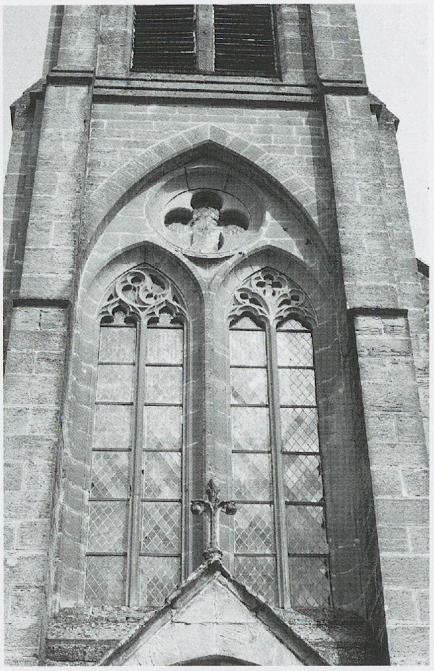


Fig. 878. L'église Saint-Vincent de Farvagny-le-Grand. Une fenêtre de peu antérieure à 1485, réemployée dans le clocher de l'église néo-gothique de 1888–1892 et attribuable à François Moschoz (photo MG, 1977).

**L'église Saint-Vincent de Farvagny-le-Grand. –** Comme les documents ne sont évidemment pas les seuls fondements de l'attribution en histoire de l'art, il nous paraît possible de donner à Moschoz, par comparaison stylistique, encore un autre ouvrage. La forme à deux soufflets et un quadrilobe allongé disposés en éventail naissant de l'écoinçon de deux des grandes baies méridionales de la nef de Romont de 1481[106] et de la chapelle Sainte-Anne à Estavayer de 1489, deux ouvrages bien attestés de François Moschoz, se retrouve dans celle qui a été remontée à la façade du clocher-porche de l'église de Farvagny-le-Grand lors de sa reconstruction de 1888–1892 en style néo-gothique; cette fenêtre provient du chœur de l'ancienne église datant, elle, de la seconde moitié du XV^e^ siècle, en tout cas après 1453 et sans doute avant 1485[107] (fig. 878). La fenêtre contiguë, elle aussi réemployée apparemment, montre une «rose» à deux mouchettes tournoyantes, qui pourrait s'inspirer de celles qui meublent déjà une bonne partie des remplages de la nef de Saint-Laurent d'Estavayer, bien antérieurs (voir fig. 445).

**Le «tailleur de pierre» Mermet Forand. –** Mermet Forand (Foral, etc.), qui, si l'on peut dire, occupa la place ainsi libérée par Moschoz à Romont, ne paraît pas avoir joui de la même notoriété. Il fut sans doute avant tout un tailleur de pierre expérimenté si c'est bien lui le «Mermet» qui y sculpta en 1504–1505 les fonts baptismaux[108], encore existants, dans une forme alémanique (Fribourg, Bienne, anciennement Burgdorf, et Kirchberg[109]) – vasque avec pied à large socle, reliés par quatre petits piliers – mais dans une manière «française» par ses rinceaux[110] (fig. 880). Il y collabora en tout cas avec le peintre et sculpteur Claude Bolaz, de Vevey, et le maçon local *Etienne de Leydevant* à la construction de la chaire monumentale de 1520, dont il fournit le bâti, rare exemple d'une pareille densité de fenestrages aveugles[111] (fig. 881 a-b et 882). Il exécuta, cette fois-ci avec *Pierre de Leydevant*, le dallage de Saint-Etienne à Moudon en 1532[112] et semble s'être intéressé spécialement à la construction d'escaliers en vis, soumissionnant en vain pour celui de la maison de ville d'Estavayer en 1531, mais exécutant en 1555 celui de l'ancien hôtel de ville de Moudon, démoli au siècle passé[113]. En tant

Fig. 879. La maison haute des Maillardoz (la Chapellenie), à Rue. Détail de l'escalier daté de 1551 et attribué à Mermet Forand (photo Yves Eigenmann, SBC Fribourg).

Fig. 880. L'église Notre-Dame de Romont. Les fonts baptismaux, œuvre de Mermet (Forand?), en 1504–1505 (photo MG, 2012).

Fig. 881 a. L'église Notre-Dame de Romont. La chaire de 1520 par Claude Bolaz, peintre et sculpteur de Vevey (photo Claude Bornand) Voir fig. 881 b et 882.

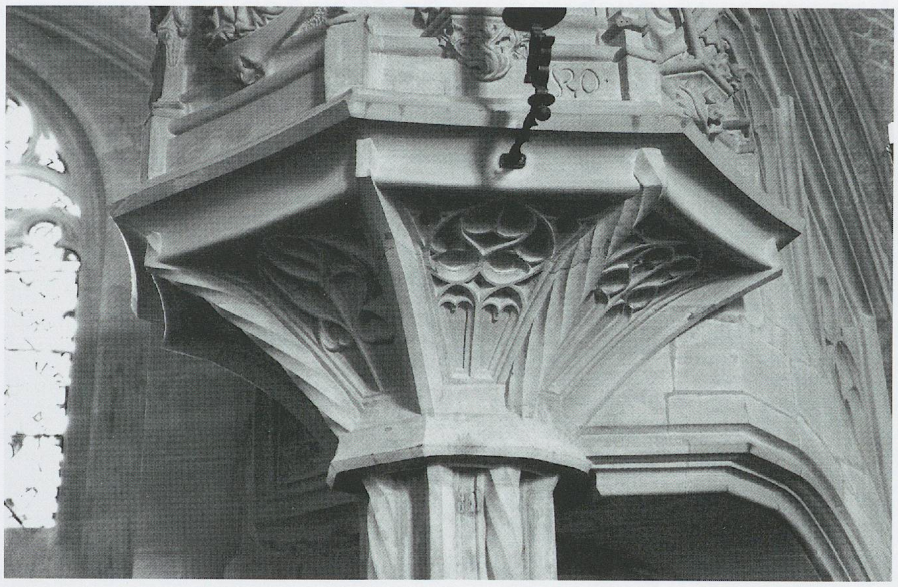


Fig. 881 b. L'église Notre-Dame de Romont. La chaire de 1520 par Claude Bolaz, peintre et sculpteur de Vevey, dont Mermet Forand et Etienne de Leydevant ont fourni le bâti: les fenestrages flamboyants (photo MG, 2012).

qu'expert, il visita en 1515 avec *Mermet Collombi* les ouvrages à faire aux fortifications du château de Surpierre, mais du fait qu'il y est dit «maçon de Lucens», il se pourrait qu'il travaillât alors au château épiscopal de ce bourg[114]. Son seul ouvrage architectural remontant à l'époque savoyarde semble avoir été un «belluard» en pierre, non encore identifié, à Romont même, vers 1530, qu'il exécuta aussi en collaboration avec le maçon local *Pierre de Leydevant*[115]. Mais comme il avait œuvré déjà au château de Rue vers 1546–1548 et qu'il était occupé dans cette ville quand on l'appela à Moudon en 1553, notamment pour l'escalier de la maison de ville (fig. 881 c), on pense pouvoir lui attribuer l'escalier daté de 1551–1557 et décoré de motifs sculptés à la Chapellenie, la *maison haute des Maillardoz à Rue*[116] (fig. 879). Monique Fontannaz lui attribue aussi le tabernacle mural de l'église de Curtilles, datant d'avant la Réforme[117] (voir fig. 1151)

Malgré la présence possible d'un Mermet Forand au début du XVI^e^ siècle à Romont, il y apparemment carence de très bons maîtres, puisqu'en 1510, c'est chez Hans Felder, le fameux «tailleur de pierre» de Zurich installé alors à Fribourg, qu'un *Pierre Martinodi*, de Romont, commence son apprentissage de maçon[118].

Fig. 881 c. L'ancien hôtel de ville de Moudon. Détail de l'escalier de 1553, par Mermet Forand, démoli au siècle passé (photo Musée du Vieux-Moudon).

Fig. 882. L'église Notre-Dame de Romont. La chaire de 1520, dont Mermet Forand et Etienne de Leydevant ont fourni le bâti et sans doute l'encorbellement à fenestrages aveugles (photo MG, 2012).

## Les maçons-architectes de Moudon

Moudon, à l'instar de toutes les villes importantes de la région, a accueilli de nombreux maçons «étrangers» chargés de travaux passagers pour les grands ou les plus remarquables édifices, comme *François de Curtine*, de Genève et Payerne, pour la chapelle de Buloz à Saint-Etienne (voir pp. 196–197) et plus tard *Mermet Forand*, de Romont, pour l'hôtel de ville (voir ci-dessus). De Moudon est quand même issu un maçon-architecte d'une certaine envergure puisqu'on le trouve en pleine activité pour des édifices religieux, modeste à Cully et prestigieux à Vevey même.

### Le maître d'œuve Antoine Dupuis et l'achèvement du clocher de Saint-Martin de Vevey (1509-vers 1511)

Le plus intéressant des maîtres maçons moudonnois est bien *Antoine Dupuis (de Puteo, dou Puey, dou Pueir, etc.)*, dûment attesté comme bourgeois en 1508, qui travaille aux fortifications de la ville déjà en 1473-1474 et 1477-1478 et au pont Saint-Eloi en 1495–1496; à l'église Saint-Etienne, il s'occupe aussi des contreforts, arcs-boutants et escalier en 1491-1492 et d'autres ouvrages entre 1508 et 1511; en 1498, il exécute les murs en pierre de la maladière de Moudon et, en 1507, la nouvelle fenêtre de la chapelle de l'hôpital Notre-Dame. Pour finir, il expertise le pont de Lucens en 1506-1507 puis en 1515 et meurt en 1518 ou peu avant[119]. Il était suffisamment reconnu dans la région pour être appelé comme expert «pour donner son avis sur la manière d'exécuter la voûte de l'église» Saint-Laurent à Estavayer en 1501[120].

Sans quelques documents précis pour définir les étapes du nouveau clocher de Saint-Martin de Vevey – notamment des comptes de Fabrique, dont on a dénié beaucoup trop vite tout l'intérêt pour l'histoire de cette construction[121] – il aurait été impossible d'en comprendre le déroulement. Si l'on en croit le choix du maître d'œuvre qui l'a commencé, Jean Dunoyer, que nous avons appelé le «maître des beaux clochers» (voir p. 472), le nouveau clocher, tout en pierre, y compris sa flèche, aurait dû présenter le même aspect que tous ceux que ce maçon-architecte avait déjà construits et qu'il allait construire jusqu'au début du XVI^e^ siècle, dans le Haut-Léman, le Vieux-Chablais et la vallée de Bagnes en Valais, c'est-à-dire qu'il aurait culminé en un beffroi à grandes baies en arc brisé, surmonté par une flèche de plan octogonal avec facettes concaves et à base couronnée de lucarnes (voir ci-dessus pp. 468-470).

Il faut donc reprendre l'histoire de cette construction dès le début. C'est bien *Jean Dunoyer alias Vaulet*, de Vouvry, apparaissant également simplement sous le nom de *Jean Vaulet*, comme ici, qui l'entreprit (voir ci-dessus, p. 468). En 1497 sans doute, il reçut le «tâche» de ce clocher en présence des maîtres maçons de Romont – François Mochoz ou Mermet Forand – et d'Aigle, non nommés expressément, ainsi que d'Aymonet [Durand] de Chailly, dont on sait par ailleurs qu'il était alors en train de construire le chœur de Saint-Vincent de Montreux, tout proche[122]. Vaulet était secondé dans son ouvrage par ses fils, dont l'un se prénommait Simple. Ils ne terminèrent pas le travail, qu'ils menèrent pourtant en tout cas jusqu'au-dessus du premier étage, comme on peut le voir par la date de 1498 qui y sous-tend la tablette de la petite niche en accolade, tout à fait dans la manière de cet architecte; cette dernière se reflète du reste aussi sur le portail lui-même, au dessin très original, dont nous avons déjà parlé ailleurs (voir pp. 467-470). En 1499-1500, Claude Boliet, premier «maître de la Fabrique du clocher», élu à ce poste peut-être seulement à la fin de 1499, recevait encore 140 florins de la ville, mais leur usage exact n'est pas connu[123].

Fig. 883. L'église Saint-Martin de Vevey. Le clocher-porche, vu du sud: la partie haute due à Antoine Dupuis, de Moudon, dès 1508 environ et achevée dans son gros œuvre vers 1515 (photo MG, 1969).

Fig. 884. L'église Saint-Martin de Vevey. Le clocher-porche, l'étage du beffroi et le couronnement, avec tourelle servant d'escalier, vue du nord-est, ouvrage d'Antoine Dupuis, de Moudon, vers 1508–vers 1515. La balustrade a été modernisée (photo MG, 1969).

Les documents ne sont pas assez complets pour suivre pas à pas la reprise de ce chantier, qui semble bien s'être carrément interrompu plusieurs années, mais ils offrent pourtant quelques précisions bienvenues. C'est en 1507–1508 en tout cas que la ville va enfin prendre contact avec un nouveau maître d'œuvre, *Antoine Dupuis*, de Moudon[124]. Pour les deux années comptables de 1508–1509 et 1509–1510, la ville livre 300 florins au nouveau «maître de la Fabrique», Louis de Tavel, pour ses deux premiers comptes vraisemblablement, qui ne sont d'ailleurs pas conservés[125], mais nous savons qu'à côté de cet apport communal, qui sera plus tard remplacé par les ressources de l'«omgelt», la Fabrique peut compter sur la confrérie de Saint-Théodule de La Tour-de-Peilz, ville voisine, qui appartient alors encore à la paroisse de Vevey, et sur la confrérie du Saint-Esprit à Vevey même[126]. Le troisième compte de Tavel, de 1510–1511, conservé quant à lui, montre Antoine Dupuis en pleine activité et secondé par quatre ouvriers: il a déjà atteint la hauteur du beffroi, puisqu'on monte alors des échaffaudages «pour établir les voûtes [soit arcs] des baies du clocher» et qu'on achète du bois pour y faire des cintres[127]. La pierre provient alors surtout de Villeneuve – des carrières d'Arvel sans doute – où deux «pierriers» du Valromey, dans le Bugey, en taillent «mille» quartiers, mais aussi de celle de Saint-Sulpice, sur la Côte vaudoise[128]. Il est également question d'un travail de forgeron aux tourelles du couronnement[129]. L'année suivante, la ville alimente toujours la caisse de la «Fabrique» – 150 florins pour le quatrième compte de Tavel – ce qui atteste la poursuite de l'ouvrage[130]. Les sources disponibles se taisent jusqu'en 1514–1515, où la ville continue à fournir de l'argent, les 150 florins annuels, pour le septième compte de Louis de Tavel[131]. Les gros travaux de maçonnerie sont apparemment achevés – même si l'hôpital continue à payer des charrois de «pierres pour la Fabrique»[132] – et le chantier reste sans doute fermé temporairement les trois années suivantes, soit de 1515–1516 à 1517–1518.

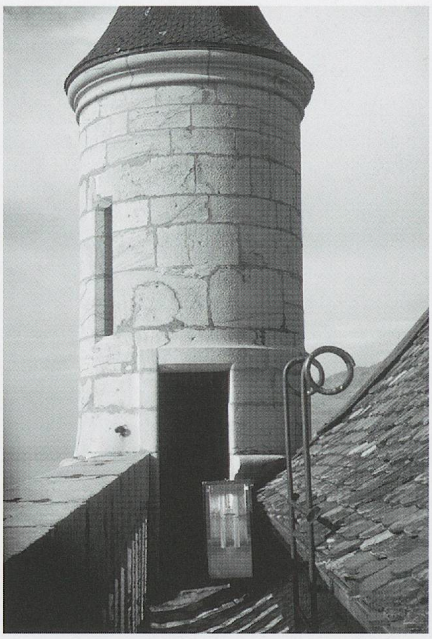


Fig. 885. L'église Saint-Martin de Vevey. Le clocher-porche: la coursière du couronnement avec la tourelle sud-ouest (photo MG, 1970).

En 1518–1519, l'entreprise redémarre, puisque nous possédons encore, daté de cette année-là, le huitième et dernier compte de Louis de Tavel – il n'y en a donc pas eu entre temps – mais on n'y parle plus que de charpente: Jean Bérod (Bero) installe le beffroi des cloches et le seul ouvrage de maçonnerie est alors l'exécution de trous dans les murs servant à y ancrer des poutres pour ce beffroi; le bois provient de Marchissy[133]. Le changement de fabricien, qui est maintenant Guillaume de Villa, n'a pas d'influence sur le chantier, où, d'après son premier compte, de 1520–1521, les travaux de charpente continuent par la construction de la grande flèche («dagnie») et des toits des tourelles, effectuée par le charpentier Jean Bérod, aidé par Claude Bérod, et pour lesquelles le bois est acheté à Nyon[134]. La pose de la première pièce a lieu le 8 juin 1520 et est solennisée par la célébration d'une grande messe et de trois petites demandées par le charpentier lui-même[135]. Pierre de Bacio (de Bex), apparemment le successeur de Louis Béchon, exécute ou achève la grande croix de ferronnerie. Celle-ci, décorée de fleurs de tôles, est amenée le 26 juin[136] et dorée par le peintre-sculpteur veveysan Claude de Bolaz, qui taille aussi les moulures de certains bois de la flèche[137] et peut-être les gargouilles. Les deuxième et troisième comptes de Fabrique de Guillaume de Villa manquent, et le quatrième, qui commence en juillet 1521, concerne déjà les travaux de la nef, dont il a déjà été question (voir pp. 198 sq.).

*Les couronnements de clochers*

Le couronnement du clocher de Saint-Martin appartient à un type répandu dans le Pays de Vaud, probablement sous l'influence de la tour sud-ouest de la cathédrale de Lausanne (2e quart du XIIIe siècle)[138] (fig. 883 et fig. 1120: carte). Dans les cas achevés de ce type qu'on peut appeler ici «vaudois», le couronnement carré consiste en un chemin de ronde avec garde-corps ajouré selon la mode du moment et reliant les quatre échauguettes ou tourelles d'angles, placées ou non en encorbellement, dont l'une constitue parfois, comme à Vevey, le sommet d'une cage d'escalier (fig. 884 et voir fig. 364). Il s'adapte à toutes sortes de beffrois mais s'accompagne souvent d'une flèche élancée en charpente, comme il en existait justement une à Vevey jusqu'en 1563 vraisemblablement[139].

On peut se demander sous l'effet de quelle influence ce modèle de tourelles a ressurgi ici, avec les mêmes formes polygonales et sans aucun encorbellement, apparemment seulement au début du XVe siècle, à moins qu'il ne s'agisse que de rénovation, à Saint-François de Lausanne et à Saint-Paul de Cossonay (voir fig. 1009) et lors des reconstructions de Notre-Dame d'Orbe au cours du même siècle[140] (fig. 886). Dès lors, le parti prend des allures plus franchement flamboyantes dans le décor de son garde-corps et aussi parfois plus martiales pour la forme des échauguettes cylindriques, en encorbellement, qui pourraient bien imiter les éléments «militaires» de la grande architecture civile, comme les beffrois des hôtels de ville du Nord, sinon directement un système de défense comme celui qui est mis en œuvre notamment au château Saint-Maire à Lausanne, dans le premier quart du XVe siècle[141].

Selon la zone de sa plus forte densité et selon l'origine de ses maçons-architectes, on peut appeler ce type de clochers le *type broyard:* on le rencontre en effet à Notre-Dame de Romont, en tout cas après le milieu du XVe siècle, entrepris par des maçons de la Broye mais son couronnement à chemin de ronde est en fait du XVIIe siècle, probablement de 1634–1635[142], et à Saint-Martin de Vevey, terminé par un Moudonnois justement; dans ce dernier cas s'y élèvent des tourelles circulaires en encorbellement; celles-ci en revanche sont ramenées à la mesure de modestes échauguettes, mais toujours en encorbellement, par les frères Peter et Jacques Ruffiner, valsésiens installées à Fribourg, à Saint-Laurent d'Estavayer vers 1524–1525[143] (voir fig. 906).

Quant aux deux cas, mal datés, de l'abbatiale de Payerne (vers milieu du XVe siècle?) (voir fig. 993 et 1011) et de Sainte-Marie-Madeleine d'Avenches[144], sans chemin de ronde mais avec de petites échauguettes (respectivement circulaires et polygonales) tombant assez brutalement dans les angles, ils

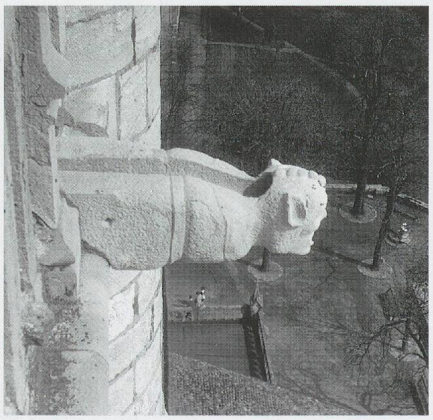


Fig. 885 b. L'église Saint-Martin de Vevey. L'une des gargouilles du couronnement du clocher-porche de Saint-Martin de Vevey (vers 1511?): ouvrage de l'atelier d'Antoine Dupuis ou plutôt du peintre et sculpteur Claude de Bolaz, de Vevey, qui travaillera plus tard pour l'église. Vue en plongée (photo MG, 1980).

pourraient résulter d'adjonctions tardives, de la seconde moitié du XVe siècle, sinon du début du XVIe. Ce type de clocher était si bien ancré dans l'esprit du terroir qu'il fut même question de l'adopter en 1574, lorsqu'on envisagea de surélever la tour de l'église de Lutry, pourtant protestante depuis une quarantaine d'années déjà: on parlait alors d'y «faire quattre petites tornalles et de la recouvrir avec une petite onglette [c'est-à-dire une flèche] comme celle de Saint-François de Lausanne», ce qui n'eut finalement pas lieu[145].

Si ce type de couronnement reste apparemment isolé dans les régions jurassiennes et alpines proches, cela ne veut pas dire qu'il n'y en ait pas eu d'autres exemples, disparus actuellement, comme à Notre-Dame d'Evian[146], à Saint-Pierre de Porrentruy[147] et à l'église paroissiale Notre-Dame de *Saint-Jean-de-Maurienne,* ou prévus, selon des conventions conservées, mais non réalisés probablement, comme à la collégiale de Neuchâtel en 1428[148] et à Saint-Théodule à Sion en 1514[149]. Le cas de Saint-Jean-de-Maurienne, dont la tour aurait daté de 1477, remarquée par les voyageurs dès le début du XVIIe siècle et qui, jusqu'en 1794, posséda quatre échauguettes et des mâchicoulis intermédiaires, avec parapets à canonnières[150], fournirait des arguments en faveur d'une origine également militaire de ce type de clocher (fig. 886 b), contrastant avec les flèches valaisannes entourées parfois d'un crénelage, dont seul l'aspect paraît martial (Orsières, Sion, Loèche).

Fig. 886 a. Notre-Dame d'Orbe. Le clocher, ancienne tour d'enceinte, remaniée au début du XVe siècle, et son couronnement à coursières en retrait avec ses tourelles attestées en 1507 (photo MG, vers 1980).

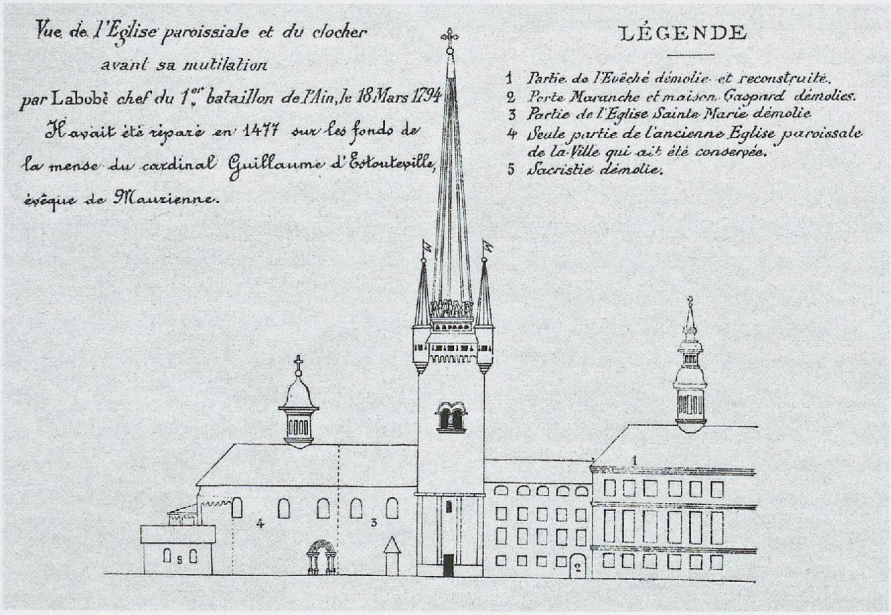



Fig. 886 b. Saint-Jean-de-Maurienne. Le clocher de l'ancienne église Notre-Dame, du groupe épiscopal, fortifié peut-être en 1477, et démoli en partie à la Révolution, selon une vue de 1794 gravée par le géomètre Dupraz (publié dans le *Congrès archéologique de France, Savoie* 1963).

Un cas plus complexe et isolé mérite d'être présenté pour finir. Il s'agit du beau clocher de *Notre-Dame de Liesse à Annecy*, datant de 1511 ou du milieu du XVIe siècle, dont on a fait un avatar des clochers lombards, à cause de la superposition de ses baies multiples, en plein cintre et à colonnettes, ce qui n'explique pas la présence des échauguettes octogonales, restaurées, qui le cantonnent[151] (fig. 886 b). Il est tout aussi loisible de penser qu'on se serait contenté de reprendre une structure déjà existante et dérivant du clocher de la cathédrale de Lausanne autant par ses ouvertures que par ses échauguettes – modernisées bien sûr – qui ont pu être empruntées à cette dernière, par exemple après un incendie déjà au XVe siècle[152]. En 1511, le type lombard se retrouve très simplifié à la paroissiale de Villaz en Genevois aussi (voir fig. 213).

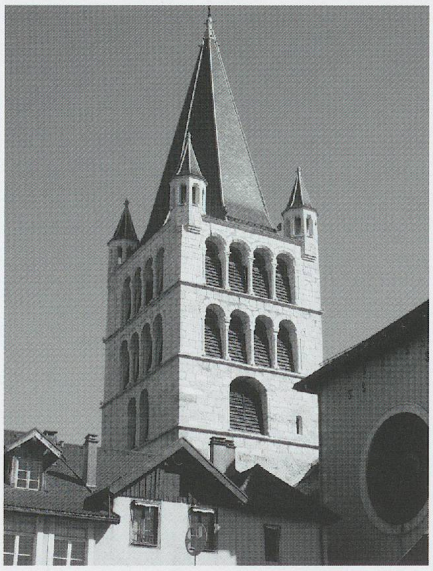


Fig. 886 c. Notre-Dame-de-Liesse à Annecy. Le clocher du début ou du milieu du XVIe siècle. Vue de l'ouest (photo MG, 2010).

Fig. 887. L'église Saint-Martin de Vevey. La baie sud de l'étage du beffroi avec son exceptionnel intrados polylobé, de 1511 environ (photo MG, 1970).

En ce qui concerne les grandes *baies du beffroi* de Vevey, elles offrent également un intérêt certain, mais, à l'opposé de celui du couronnement, par leur rareté même (fig. 887). D'habitude, pour améliorer la sonnerie des cloches, ces baies sont à embrasure complètement vide, comme à Saint-Saphorin (Lavaux) ou à Montreux, dans la région proche de Vevey, ou à remplage sans vitrerie, comme à Saint-Paul de Villeneuve. A Saint-Martin, on a affaire à un compromis: protégé par une archivolte-larmier, leur arc brisé montre un intrados festonné de neuf lobes, dont aucun autre exemple n'existe dans les clochers régionaux. Dans ce cadre-là, il faut chercher les seuls liens typologiques de ce décor connus pour l'instant dans des portes d'églises du XIV^e^ siècle, dont deux exemplaires se rencontrent à l'église des Cordeliers de Fribourg[153], et, dans la seconde moitié du XV^e^ siècle, aux sièges muraux des célébrants du chœur de Saint-Benoît de Bienne[154], et encore vers la fin du siècle dans les cloîtres conventuels ou canoniaux, qui, à l'origine, ont aussi des baies ouvertes, sans remplage: essentiellement d'ailleurs au prieuré du Bourget-du-Lac et à la cathédrale de Saint-Jean-de-Maurienne, tous deux situés en Savoie propre, dans le diocèse de Grenoble[155] (fig. 888 a-b).

Le chemin de ronde du couronnement, qui est à l'air libre entre le garde-corps et la flèche, n'a cessé de provoquer des problèmes d'étanchéité au cours des siècles[156]. Anciennement les eaux pluviales s'écoulaient par des *gargouilles*, en forme d'animaux monstrueux, tout à fait dans la tradition gothique, et qui, exceptionnellement pour notre région, sont partiellement conservées; il doit s'agir d'œuvres non de l'atelier d'Antoine Dupuis mais plutôt du peintre-sculpteur Claude de Bolaz, de Vevey, qui travaillera en tout cas pour la flèche elle-même en 1520–1521 et dont il a été question à propos de la nef (voir pp. 200-201 et 206) (fig. 885 b).

Si les documents et l'analyse montrent que les chantiers successifs et les restaurations postérieures ont fait de ce clocher une œuvre qu'on pourrait qualifier d'hybride, sa stature élancée, qui domine l'église et par conséquent toute la ville elle-même, et sa silhouette caractéristique, véritable emblème de Vevey et de la célèbre «Fête des Vignerons», aurait même servi, tardivement il est vrai, de modèle pour celui d'une église élevée à Valençay (Indre), dans une région, proche du Val de Loire, pourtant très riche en monuments aux XV^e^ et XVI^e^ siècles.

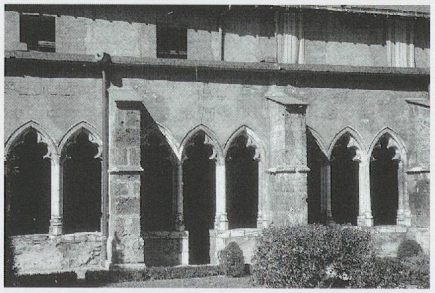


Fig. 888 a et b. Le prieuré du Bourget-du-Lac (Savoie) et la cathédrale de Saint-Jean-de-Maurienne (Savoie), de la fin du XV^e^ siècle: les arcades des cloîtres (photos MG, 1979 et 2001).

## La chapelle Saint-Antoine et Saint-Jean-Baptiste de l'hôpital de Cully (1515-1516)

C'est au moment de l'interruption du chantier de Saint-Martin de Vevey, sans doute de 1515–1516 à 1517–1518 (voir pp. 509-510), qu'Antoine Dupuis construit à Cully une chapelle d'hôpital, un type d'édifice rarement conservé dans le Pays de Vaud. Il faut dire que ce maçon-architecte moudonnois était lui-même propriétaire d'une vigne à Grandvaux VD déjà en 1488[157], donc en contact depuis longtemps avec Lavaux.

Institué peu avant 1348 par Guillaume de Lutry, l'hôpital de Cully possédait un autel fondé en 1399 et, en 1425 en tout cas, une chapelle munie d'une grille; ce monument passait pourtant en 1453 pour avoir été établi par la ville de Cully elle-même[158]. Elle fut en tout cas reconstruite et agrandie par cette dernière en 1515–1516, sous la forme d'un chœur installé dans une petite maison contiguë à l'est du bâtiment. Comme le montre la convention du 22 février 1515, Antoine Dupuis devait, pour le prix de 150 florins et un char de vin, y édifier entre autres éléments, une croisée d'ogives avec formerets, en pierre de taille, une arcade en parpaing et une fenêtre à remplage, également en pierre de taille, deux portes et un autel, et un «caveau voûté» au-dessous[159]; il devait aussi en «blanchir» l'intérieur (voir *Annexes*, Document n° 13).

Fig. 889. La chapelle Saint-Antoine et Saint-Jean-Baptiste de l'hôpital de Cully par Antoine Dupuis, de Moudon (1515–1516). La voûte d'ogive avec la peinture du jugement de Salomon de la fin du XVI^e^ sècle (photo Claude Bornand, 2014).

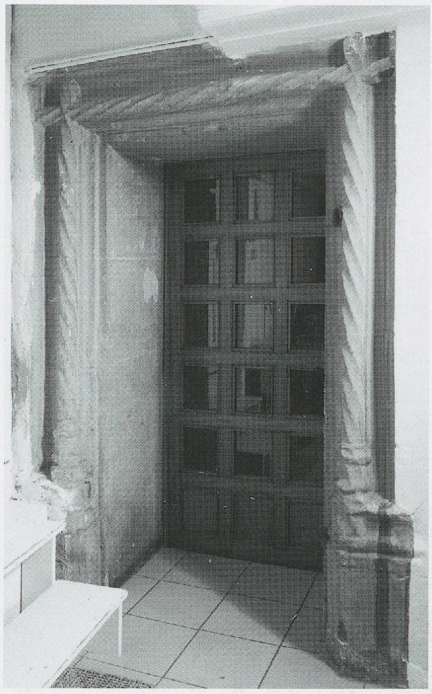
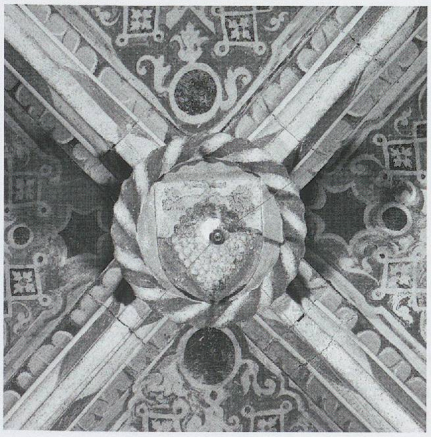


Fig. 892. La chapelle Saint-Antoine et Saint-Jean-Baptiste de l'hôpital de Cully. L'extérieur de la porte de 1541 (?) donnant sur l'ancienne salle (photo Claude Bornand, 2014).

Les travaux commencèrent par l'achat de la maison et par l'installation d'une «loge» en bois en 1515 «pour travailler les pierres»[160]; ces pierres de taille provenaient, par la voie du lac, d'une carrière de la Paudèze, auxquelles s'en ajoutèrent d'autres l'année suivante, prises au «chesau» des nobles de Cerjat près de Riex[161], mais celles de tuf furent tirées d'une carrière de l'autre côté du lac[162]; quant aux «carrons pour faire la voûte sous la chapelle» et aux tuiles de la couverture, ils furent fournis par le tuilier Pierre Boccard, de Morges[163]. Jean Folz s'occupa de la charpente et des cintres nécessaires[164]. Le chantier s'acheva avec la pose, dans la grande fenêtre de la chapelle, d'un vitrail dû au peintre-verrier Etienne Chappuis, de Lausanne, disparu tout comme son remplage, et avec la fonte par Jean Chastelain, de Lausanne, d'une petite cloche[165].



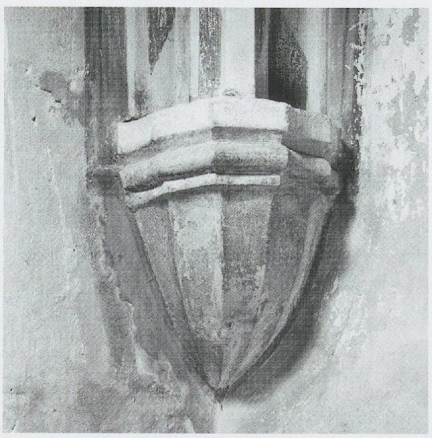


Fig. 890. La chapelle Saint-Antoine et Saint-Jean-Baptiste de l'hôpital de Cully, par Antoine Dupuis, de Moudon (1515–1516). La clef de voûte sculptée aux armes de la ville (photo Claude Bornand, 2014).

Fig. 891. La chapelle Saint-Antoine et Saint-Jean-Baptiste de l'hôpital de Cully, par Antoine Dupuis, de Moudon (1515–1516). L'un des culots à facettes concaves (photo Claude Bornand, 2014).

Cette nouvelle chapelle s'ouvrait sans doute à l'ouest sur une salle agrandie, qui, à notre avis, était bien l'hôpital proprement dit, où se trouve actuellement un magasin: en 1515–1516, on était probablement passé du type d'hôpital-salle avec autel incorporé à celui de salle d'hôpital dédoublée par une chapelle axiale servant de chœur. A la suite de la Réforme, la chapelle fut «murée» en 1541[166], c'est-à-dire très probablement, qu'on ferma d'un mur l'arcade de passage entre salle et chapelle en y pratiquant une simple porte encore existante, à encadrement rectangulaire mouluré de tores hélicoïdaux sur bases décorées de même et à recoupements dans les angles supérieurs (fig. 892). Elle servit d'auditoire au tribunal local de 1567 à la fin du XVIII^e^ siècle, ce qui en explique la peinture murale significative, célèbre quant à elle, montrant un «Jugement de Salomon»[167]. Elle tomba finalement en mains privées avec la maison même et, classée «Monument historique» par la Confédération, elle a été restaurée en 1944.

De dimensions moyennes, presque «cubique» – 5,75 m de long, 5 de large et 5,30 de haut – elle montre encore sa voûte à croisée d'ogives sur culots avec une clef sculptée aux armes communales (fig. 890). Ce qui étonne dans cette simple chapelle, c'est la qualité de la modénature des éléments architecturaux et leur caractère parfois exceptionnel. Si le profil des nervures à tore à listel suivi de gorge-tore rappelle ceux de la mouvance «genevoise», la vaste arcade ouverte sur la salle présente une composition rare: deux petits pans de mur à tête arrondie reçoivent l'arc en pénétration directe, dont le profil, tel qu'on le voit encore sur sa face intérieure, se compose d'un gros tore à listel, suivi d'un chanfrein, d'une rainure, d'un cavet et d'un autre chanfrein; les courtes bases prismatiques s'appuient sur des socles à multiples facettes concaves. La disposition générale n'a que de rares équivalents dans nos régions: l'un ne surprend pas puisqu'il se trouve à l'arc triomphal de Saint-Martin de Chapelle-sur-Moudon, dans l'orbite des ouvrages de François de Curtine dans la Broye que connaissait bien Antoine Dupuis (voir fig. 358); et l'autre à la chapelle de Praroman à Pully (voir fig. 955). Les culots, d'un type rare, pour la plupart très rénovés en 1944, reprennent ces facettes concaves (fig. 891) et la clef s'orne d'un écu simple aux armes de la ville de Cully dans un anneau hélicoïdal, peu fréquent. La polychromie pose d'autres questions: elle est actuellement étudiée par Brigitte Pradervand.

* * *

A côté d'Antoine Dupuis, on rencontre encore, à ***Moudon*** même, d'autres maçons d'une certaine valeur maçons *Etienne Neyret (Néret)*, un Franc-Comtois d'origine, qui se marie dans cette ville et y demeure de 1514 à 1521 en tout cas: il y travaille à la chapelle Saint-Donat (disparue) en 1518–1519[168]; et aussi *Mermet Collombi,* habitant en 1507 déjà et reçu bourgeois en 1516, dont l'activité est mal connue (voûtes à l'hôpital en 1519–1520), mort seulement vers 1537, mais qui – si c'est bien lui le «Mermetus» en question – ne doutant pas de son art sans doute, n'hésita pas à participer au concours pour la surélévation du clocher de Saint-Laurent à Estavayer en 1525, en vain[169].

Très liée finalement à Moudon, bien que politiquement distincte, la petite ville de ***Lucens*** fournit aussi des maçons, comme *Pierre Froncat* en 1403–1404, *Jaquet* en 1407–1408 à Romont, et surtout *Rolet Bel*, qui travaille d'abord à Moudon, où il construit avec Antoine Dupuis une ou deux tours d'enceinte en 1473, puis s'installe avant 1489 à Cossonay, où il se marie avec une fille du lieu; c'est qualifié de bourgeois de cette ville, qu'il se propose en 1493 avec Antoine Dupuis-Nardi pour travailler aux murailles de Lausanne[170].

Mais ces maçons broyards proviennent aussi des villages de la région: d'Oulens avec *Nicolet Vulliquier* en 1432–1433[171], de Missy ou de Mézières puis de Bionnens FR avec *Jean Duriez* dans le 2^e^ quart du XV^e^ siècle[172], de

Thierrens avec *Pierre Meisciez* en 1455[173], de Neyruz avec *Antoine Guillion* en 1454–1455[174] et *Aymon Carterie* en 1533–1534, et de Seigneux avec *Jean Bellet* en 1533–1534 aussi[175]. Seul est attesté pour des travaux d'église *François Gautrin*, maçon de Villars-le-Comte, qui réaménage la chapelle de Notre-Dame-des-Champs à Surpierre en 1522[176] (voir *Annexes*, Document n° 19).

## Les maçons et maçons-architectes d'Estavayer

A Estavayer, comme dans les villes de la Broye, de la Glâne et du Lac, on a recours à des maîtres d'œuvre étrangers, de haut niveau, pour les ouvrages de prestige, que ce soit au château avec les maçons-carronniers piémontais, de 1436 à 1441[177], et tout au long du chantier de reconstruction de l'église Saint-Laurent, qui dure un siècle et où se succèdent plusieurs Franc-comtois, suivis au XVI^e siècle par des Valsésiens, venant de Fribourg, et peu après par des Neuchâtelois pour la maison de ville et le bassin de la fontaine de l'église notamment. La ville compte pourtant parmi ses habitants de nombreux maçons, dont *Ansermod Richard*, «maçon de ville» de 1531 et 1532, qui collabore à la reconstruction de la maison de ville de 1531 à 1537, sans en avoir la maîtrise[178]. Mais surtout maître *Jacques Bausignon alias Centlivres*, de Chavannes-le-Chêne, devenu, après avoir participé très temporairement aux travaux de fortifications d'Yverdon, aussi «maçon de ville» à Estavayer en 1531 et 1532, et qui finit par travailler pour Moudon en projetant un pont de pierre en 1543, puis à l'hôtel de ville, où on lui doit les belles fenêtres en triplet, de type alémanique, du premier étage de la façade nord de 1550 (fig. 893), et enfin en y exécutant les bassins des fontaines du 3^e quart du XVI^e siècle (1557, 1562, 1569), après celles de Fribourg (1547 et 1550)[179].

D'autres maçons du lieu ou des environs travaillent sur place: aux braies du château de Chenaux (1432–1433)[180] et aux fortifications de la ville (de 1444 à 1450) et participent longtemps à la construction de Saint-Laurent (de 1442 à 1450 environ: voir pp. 249 sq.), comme *Jean Olivier* et *Henri Gaillard*, ce dernier exécutant un bénitier en pierre en 1449 et se chargeant de la fin des travaux au pignon de l'église vers 1458[181], ou même *Jean Mischod* et *Jaquet Guynchar* (de 1452 à 1457), de Châbles FR (voir pp. 249-250): ils ne sont guère connus autrement, sauf *Pierre Bataillard*, attesté en 1411 au service de maçons de Payerne[182] et qui exécute en 1430–1431 avec *Mermet Magnin*, de Saint-Martin-du-Chêne, d'importants travaux au château de Rue (crénelage, bretèche...)[183].

Ces maçons sont en rapport avec les carrières de Châbles, comme on le voit surtout à Estavayer.

Fig. 893. L'hôtel de ville de Moudon. Les fenêtres du 1^er étage de la façade nord, de 1550, par maître Jacques Bausignon alias Centlivres, de Chavannes-le-Chêne (photo Claude Bornand).

## Les maçons et maçons-architectes de la région de Versoix, Coppet et Nyon, et de la Côte vaudoise

Moins spectaculaires sans doute mais tout aussi importants pour les échanges culturels et économiques s'avèrent les cas de cette région de la Côte qui, à l'instar du pays de Gex voisin, comme nous l'avons déjà laissé entendre (voir pp. 230-231), forment comme un vivier pour les travailleurs de la pierre: carriers, tailleurs de pierre et maçons[184], mais leurs rapports architecturaux avec Genève sont moins denses qu'on pourrait le croire, malgré leur proximité.

Déjà durant tout le premier quart du XIVe siècle, les maçons de Coppet, qui en portent le toponyme – *Martin, Aymonet, Amédée et Gérard de Coppet* – ont acquis une certaine renommée et travaillent même pour le château du comte de Savoie à Versoix[185]. On peut se demander s'ils n'ont pas participé au chantier de Saint-Etienne d'Aubonne, aussi dans la seigneurie des Thoire et Villars, seigneurs de Coppet également, qui est encore en activité en 1306[186].

Les carriers du XIVe siècle, dont certains sont connus, ont pu, en dehors de leurs travaux d'extraction de la pierre ou de sa taille mêmes, pratiquer le métier de maçon, comme le laisserait penser le cas de *Gérard de Coppet*[187]. Parmi les «perriers» bien attestés, trois sont de Fribourg, *Perrod Cru* et *Yienne* en 1371–1373, et *Pierre de Fribourg* en 1384–1388[188]; un autre, *Etienne Goytrosii*, de Coppet même, en 1371–1373; *Pierre Gatroux*, un parent sans doute, lui succède en 1428–1429, et *Pierre Morin*, en 1433–1434, qui a l'honneur de travailler pour le fameux château de Ripaille, près de Thonon[189].

A la suite de Coppet, des maçons de ***Versoix*** se chargent, dès la fin du XIVe siècle, de travaux pour les châteaux des Savoie ou de leurs vassaux, comme *Jean de Versoix*, auteur de fenêtres à croisée de pierre pour la «Camera paramenti» de Chillon en 1378 et d'ouvrages au château de Morges en 1380[190]; *Jean Fornerii (Fornier)* qui en exécute d'importants au même château en 1381–1383 et à ceux de La Tour-de-Peilz et d'Evian en 1382, après avoir travaillé aux fortifications de Genève en 1376[191], *Raymond Dupuits* au château de l'Ile à Genève en 1385–1386[192], *Janin de Versoix* qui travaille à Fénis (Aoste) en 1393/1396[193], sans parler de *Raymond*, maçon de Versoix, qui intervient aussi aux fortifications de Genève en 1458[194]. L'un d'eux, *Jean Sage*, habite Yverdon en 1424–1425 et 1427–1428[195], mais le plus important de tous ces artisans, déjà longuement cité, est *Jean Robert*, originaire de Versoix, propriétaire d'une maison à Genève, qui construit l'église de la chartreuse-forteresse de Pierre-Châtel (dép. Ain) dès 1393, puis s'installe à Chambéry, où son fils *Nicolet Robert* est «maître de la maçonnerie des œuvres de la Sainte-Chapelle» notamment, dès 1408 (voir pp. 86-93).

A ***Coppet*** et autour de Coppet et de Nyon, on rencontre ainsi des maçons – en fait de vrais «lathomi» – durant tout le XVe siècle et jusqu'à la conquête bernoise[196]: la famille *Nepotis* (Neveu) – *Ansermet et Crispin*, son fils – originaire de Genthod et établie à Founex durant toute la première moitié du siècle, qui travaille également à Nyon (église Notre-Dame, fortifications), mais aussi comme expert[197]; la famille *Dommartin*, avec *Rolet* et *Guillaume*, attestée à Founex puis à Coppet, de 1403 à 1474[198]; *Mermet Mondaz* et *Jean Lambert*, aussi à Coppet, au milieu du siècle[199], le maçon *Henri*, demeurant à Prangins en 1447–1448, qui visite la tour Saint-Jean à Nyon[200], et *André Mistralis*, de Prangins également, qui exécute en 1516 plusieurs fenêtres à une nouvelle maison de Versoix[201]. Quant à l'église des Dominicains de Coppet, datant de 1492–1494, si elle est certainement due à

un des grands maçons-architectes de Genève, peut-être Jacques Rossel (voir pp. 174-175), son chantier a sans doute servi à compléter à la formation de maîtres locaux.

Les maçons-architectes de la fin du gothique se recrutent également dans la région. Si ceux qui sont originaires de Versoix sont parfois de valeur internationale, comme *Jean* et *Nicolet Robert*, déjà cités, qui travaillent donc à Pierre-Châtel, Ripaille, Genève et Chambéry, ceux de la paroisse de Commugny émigrent sans qu'on puisse connaître de manière aussi précise leurs ouvrages. Maçon à Lausanne durant tout le premier quart du XVe siècle, *Humbert de Marnex* est bien, d'après les documents, originaire de Commugny, où existe d'ailleurs encore un quartier appelé Marnex[202].

Pour le XVIe siècle même, *Benoît Pernet*, de Grilly, au pays de Gex, mentionné à Coppet et à Commugny dès 1506 et 1508[203], et *Pierre Pernet*, son fils, travaillent non seulement à Nyon, où ils reconstruisent en 1531 le chœur de l'église Saint-Jean hors-les-Murs (disparue), mais également à Genève, en 1527, où Benoît Pernet édifie un escalier de calcaire pour le bas et de «bonne pierre verte de Coppet» pour le haut[204]. Quant à *Louis Vauteret*, maître maçon de Gingins (?), attesté déjà là en 1497, il fait «les arcs d'une porte» à Yverdon en 1531–1532[205].

Ce qui n'empêche pas de nombreux maçons étrangers, peut-être toujours attirés par les bonnes carrières de molasse du lac, de venir également travailler ou séjourner à Coppet ou dans la paroisse de Commugny. Des Faucignérans, comme *François Berthet*, qui est de Reignier (HS), au début du XVe siècle[206]. Des maçons du Valromey, en Bugey voisin (Ain), qui jouissent d'une bonne réputation, comme *Georges Brunet*, du Grand-Abergement, à qui on a essayé d'attribuer la chapelle du peintre «genevois» Guillaume Coquin dans l'église de Commugny avant 1481 et que les Viry, seigneurs de Coppet, ont pu entraîner à Annecy même[207], ou *Humbert Brunet*, sans doute un parent, à la fin du XVe siècle[208] (voir pp. 155-156). Ou encore *Jean Ploysan*, d'origine inconnue, qui entreprit en 1483 la construction de la chapelle de Founex[209] (disparue).

Le cas de *Vaucher Rossel*, originaire de Gland et installé à Founex, est instructif en ce sens qu'il montre que l'acquisition de méthodes de travail moins traditionnelles que celles qu'on reçoit par un simple apprentissage dans une petite ville pouvait se faire également à proximité par la collaboration avec de bons maçons-architectes venus de Genève. Ainsi Rossel accompagne en 1470 *Jacquemet Paillard*, l'un des deux maîtres du nouveau Saint-Germain de Genève, pour miser, sans succès d'ailleurs, la construction des voûtes de la nef de Notre-Dame de Nyon et l'on est enclin à attribuer à ces deux artisans le chœur de l'église de Bursins vers 1472[210] (voir pp. 166-167). On ne peut pas savoir ce qui aurait pu advenir de la collaboration du maçon-architecte genevois *Mermet Malliet* et du «lathomus» nyonnais *Guillaume Jaquier*, originaire de Septmoncel, près de Saint-Claude (Jura), qui exécutent le portail de la même église peu avant en 1467[211] (voir fig. 296); ou de celle du «Genevois» *Amédée de Sirier* et d'*Amédée Albi*, de Chéserex VD, vers 1470, travaillant peut-être pour son mur sud[212].

Cela dit, les plus grandes villes de la Côte vaudoise semblent avoir eu une vie architecturale plutôt effacée, en tout cas d'après les documents dont nous disposons. Comme nous l'avons vu pour ***Nyon***, d'ailleurs en rapport régulièrement avec Genève pour la maçonnerie dès la seconde moitié du XIVe siècle[213], les grands ouvrages connus y sont dus dès le milieu du siècle à des maçons-carronniers «genevois» pour les travaux en brique aux fortifications[214] et à des maîtres «genevois» aidés par des maçons locaux pour la nef de Notre-Dame (voir pp. 163-164). En revanche en 1520, pour sa

Fig. 895. L'ancienne maison de ville de Nyon. La partie gauche de la façade, construite en 1512 par les maçons Benoît et Jean Lyonnardi (photo Pierre-Antoine Troillet, vers 1988).

sacristie, plus simple, les travaux sont exécutés par *Pierre Jaillet*, de Begnins, et *Jean Burgundi*, de Divonne[215] (voir p. 230), et, en 1531, pour le chœur de l'église disparue de Saint-Jean par des maçons de «la Terre-Sainte», *Benoît* et *Pierre Pernet*, de Commugny (voir ci-dessus, pp. 517 et 231).

A Nyon même, depuis la fin du XIV^e^ siècle, on note toutefois la présence de *Jaquet Richard*, maître maçon, qui, en collaboration, construit à Thonon une «tour carrée» du côté de Ripaille en 1414–1416[216], et plus tard celle de la famille *De Cruce*, qui travaille pour la ville, notamment *Guillaume*, le premier attesté qui serait aussi originaire de Septmontcel (Jura), comme plâtrier et spécialement à l'église Notre-Dame, en 1447[217]; *Jean*, qui taille les quatre baies du clocher d'Aubonne en 1461–1462 (fig. 897 b), puis, à Nyon, le tabernacle mural de Notre-Dame en 1471 et des archères pour le «belluard» sous le pont Saint-Martin en 1475, et qui collabore en 1478 à la construction des voûtes de la nef de Nyon[218]; finalement *Pierre* en 1511–1512, simple paveur[219]. *Thomas Martin*, maçon habitant à Nyon, prend un apprenti, *Jean de Modio*, en 1489, et, en collaboration, construit en 1517 une bretèche sur la porte Saint-Martin[220]. On ignore d'où viennent les maçons *Benoît* et *Jean Lyonnardi* qui édifient la façade de l'ancienne maison de ville en 1512, peut-être en partie dans son état actuel[221] (fig. 895). D'autres maçons sont installés à Nyon bien sûr, comme *Pierre Tissot* en 1425, qui fait une fenêtre au chœur de l'église Saint-Jean, *Guillaume Guyot*, de Genolier, en 1437 (voir p. 520), *Pierre Lovat* en 1459 et *Jean Joffrey* en 1509[222].

A ***Rolle***, il faut noter la présence de la famille *Mondet alias Pacton*, apparemment originaire de Bière, dont les comptes mentionnent les ouvrages à Aubonne, d'abord par Mondet Pacton en 1420–1421 (tour du pont de l'Hôpital), et même à Lausanne en 1426–1427 (mesures de la ville)[223], puis par Claude dit «Mondet alias Pacton, de Rolle» en 1453–1454 à Aubonne (façade de l'ancien hôtel de ville), et en 1460–1461, toujours à Aubonne, où il intervient aussi comme charpentier[224]. *Amédée Taluchet alias Guillaume*, maçon bourgeois de Rolle, qui avait collaboré à la construction de l'hôpital Saint-Roch de Lausanne en 1495, participa aussi en 1521, avec *Antoine Atruz alias Hemerin*, à celle de l'église Saint-Grat de Rolle même, dont il ne reste que le clocher très traditionnel (voir encadré p. 519), mais dont on connait le plan primitif, avec un chœur à abside à trois pans sans contreforts et une nef plus large[225] (fig. 896).

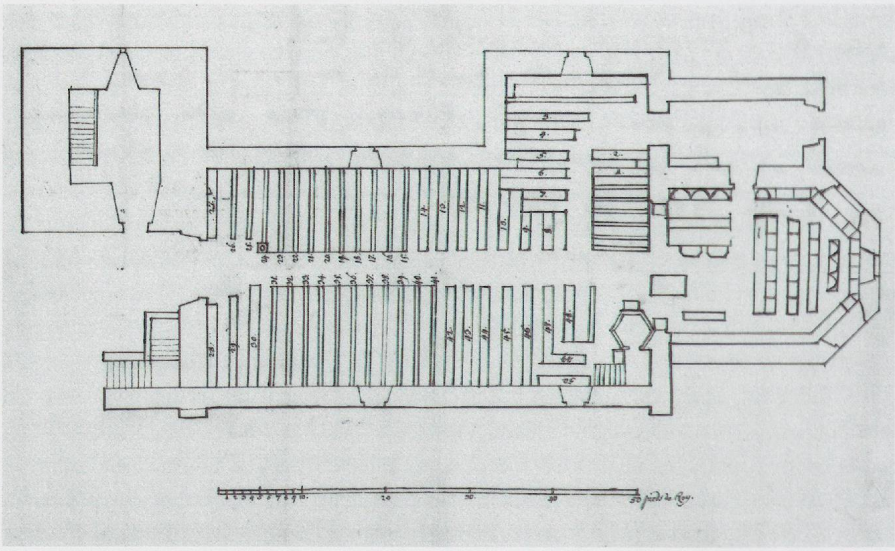


Fig. 896. L'église urbaine Saint-Grat de Rolle. Le plan au sol en 1771 de l'ancien édifice construit en 1521 par Antoine Atruz alias Hemerin et Amédée Taluchet alias Guillaume, maçon bourgeois de Rolle (Archives communales de Rolle).

*Les clochers «romans» d'époque tardive*

Le type «roman» tardif – à deux baies en plein cintre et jumelées par face, reposant sur un cordon continu – est par bonheur bien daté de 1521 à Rolle (fig. 897). Il se rencontre au XV^e^ et XVI^e^ siècle dans l'ancien Pays de Vaud, essentiellement dans la région de la Côte, sur cordon aussi (Bursins, vers 1472 (voir fig. 305), Commugny, après 1481 (voir fig. 324), Perroy, 1481/1487 (voir fig. 318), Luins, vers 1507[226], Bière, ou sans cordon (Begnins, Féchy, Genolier, en cours de construction en 1481[227], Yens), et même à trois baies sans cordon à l'église cistercienne de Bonmont, tout à la fin du XV^e^ siècle, vers 1489[228] (voir fig. 1010), mais il reste dispersé ailleurs (Aigle, Goumœns-la-Ville, Grandcour). Plus rare dans le Genevois et le Chablais et avec arcs ornés munis de chapiteaux parfois (Cernex, après 1414: voir p. 118 et fig. 197). En revanche fréquent et de longue tradition en Franche-Comté[229], il se retrouve dans les pays neuchâtelois, comme le montre un article très étoffé de Jean Courvoisier, dans des églises pourtant modernes pour l'époque – 1^er^ quart du XVI^e^ siècle –, les seules pratiquement avec un cordon et avec baies en plein cintre jumelées également mais à colonettes ici, et, en bonne partie, de facture comtoise (Saint-Blaise, La Sagne, Le Locle, Valangin)[230]. Ce type se transmet alors dans la région du Jura bernois voisine (Diesse) et s'utilise jusqu'au XIX^e^ siècle.

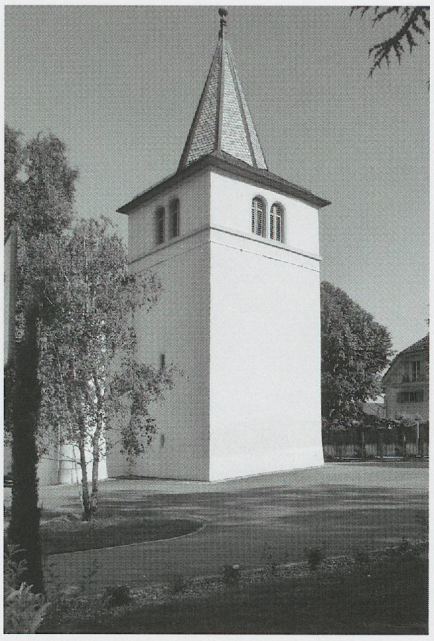


Fig. 897. L'église urbaine Saint-Grat de Rolle. Le clocher de tradition romane, seul survivant de l'édifice construit à neuf en 1521 par Antoine Atruz alias Hemerin et Amédée Taluchet alias Guillaume, maçon bourgeois de Rolle (photo MG, 2012).

Quant à la ville de ***Morges***, bien étudiée récemment, on y accueille des maçons en brique[231], et l'on s'adresse pour les grands ouvrages tardifs surtout à des étrangers, comme Hugues Machard, de Genève, Antoine Lagniaz, d'Orbe, et Jacques Rossel, de Genève aussi[232] ou même Jean Garnier, dit de La Roche, encore en 1539–1540 (voir p. 232 et fig. 424). Le seul tailleur de pierre morgien attesté hors de la ville, *Louis Dupont*, qui en est bourgeois, travaille à Cully, où il fait une fenêtre au-dessus de l'autel de l'hôpital en 1498 et des fours, etc., en fournissant aussi les pierres de 1511 à 1524[233].

A proximité et en rapport avec la fin du grand chantier de son château probablement, on constate l'installation à Vufflens-le-Château du maçon *Amédée Richard*, qui y fait souche, probablement un «Bourguignon», soit Franc-Comtois, qui, à Aubonne, répare la tour de Trévelin en 1433[234].

Pour ***Aubonne***, dont il vient d'être question, notamment pour l'exécution des baies du beffroi en 1461–1462 par Jean de Cruce, de Nyon (voir p. 518) et où l'apport genevois semble moins fréquent[235], on note aussi l'activité de *Jean Corteis*, d'Etoy, le maçon et charpentier qui, travaillant à l'église, devait y faire les corniches en 1427–1428 et restaurait les portes de la ville à la même époque, et celle de *Johannod Corteis* qui, en 1461–1462, remontait en molasse de Coppet les chaînes d'angle du clocher apparemment et refaisait sa toiture[236]; également celle de deux *Jean dou Mex*, père et fils, qui, installés à Gimel, fournissent la ville vers le milieu du XV^e^ siècle en ouvrages de pierres de taille (pierre d'autel, porte de «roche», fenêtre) provenant sans doute des carrières de Saint-Georges[237]. Dans la 1^re^ moitié du XVI^e^, *Hugonin de Bosco (de Nemore)*, maçon habitant sur place, travaille aussi pour la ville, à l'église Saint-Etienne, notamment pour un pilier de pierre en 1512–1513, pour réparer les baies du clocher en 1514–1515, pour la nouvelle porte de la sacristie en 1517–1518, pour une chapelle en 1511–1512, et également pour l'hôpital (1509–1510, 1511–1512, 1518–1519)[238]. C'est aussi à un artisan des environs, *Perrod Bergier*, de Féchy, qui est en même temps charpentier, que sont confiés, entre 1473 et 1478, d'autres travaux (murs, porte, clocher-arcade) à l'église paroissiale d'Aubonne à Trévelin, disparue[239].

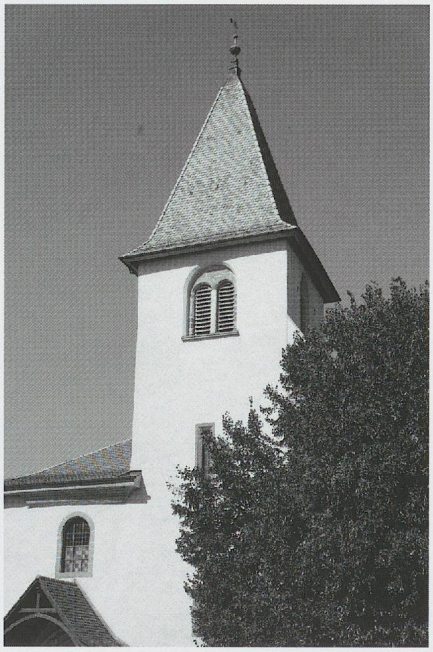


Fig. 897 b. L'église Saint-Etienne d'Aubonne. Le clocher, dont les baies sont taillées en 1461–1462, par Jean de Cruce, de Nyon, dans un genre lombard, assez rare ici (photo MG, 2012).

* * *

Comme nous l'avons vu avec les cas des grandes carrières du pied du Jura, de Coppet, et de Lausanne notamment, on peut penser que le fait d'avoir des carrières ouvertes en permanence entraîne non seulement la nécessité de loger des carriers sur place, mais que ces carriers («perrerii») ou leurs descendants peuvent se muer en véritable «lathomi», tailleurs de pierre puis «maçons», comme on l'entend ici.

C'est peut-être pourquoi des sites de carrières comme ceux du *Mormont* à La Sarraz, et d'*Agiez*, près d'Orbe, de *Colombey*, vers Saint-Maurice, et d'Arvel, à *Villeneuve*, en plus bien sûr des grandes carrières neuchâteloises, essentiellement *Hauterive* et *Saint-Blaise*, sont souvent liés à l'activité d'autres artisans de la pierre.

## Les carriers et les maçons entre La Sarraz et Grandson

On note bien sûr, à ***La Sarraz***, des locataires des carrières, comme *Guillaume Cuynoz* (Guyot?) en 1439 et 1440, *Etienne Guiot* en 1481–1482[240], qui ne sont pas forcément des bourgeois: en 1507–1509, on sait que c'est *Jean Fudrent, «lathomus»* et bourgeois d'Orbe, qui gère la carrière et la tuffière de La Sarraz[241]. Certains de ces carriers travaillent même pour l'extérieur – l'un d'eux y exécute les fonts baptismaux envoyés à Aubonne en 1449-1450[242] – mais on rencontre, au XV^e^ siècle surtout, des maçons ou tailleurs de pierre qui parfois ne portent pas sans raison un nom d'origine – *de La Sarraz* – devenu peut-être, peu avant ou plus anciennement, un nom de famille.

En 1379–1380, le carrier *Jaquet Benecosserio*, de La Sarraz, tire du tuf pour le château de Surpierre[243]. En 1416–1418, *Jean Guiot*, de La Sarraz, livre 1500 pierres pour les bombardes du château de Conthey VS, et dix ans plus tard un *Jean dit Guiot*, sans doute le même, fournit trois pierres «de marbre *alias greyci*» pour les mesures de la ville de Lausanne[244]. En 1419–1421, *Guillaume Guiocti* travaille au château des Clées[245]. Au milieu du XV^e^ siècle, *Jaquemet Guiot «lathomus»*, de La Sarraz, est sollicité pour exécuter la flèche en pierre du clocher d'Yverdon, ouvrage qui lui échappe mais qui aurait pu faire de lui le «maître du clocher de l'église d'Orny», paroissiale de La Sarraz et dont la flèche pyramidale, postérieure à 1416, est aussi en pierre[246] (voir fig. 809). Quant au maçon *Jean Guiot* qui reconstruit la cure de Morat en 1515, il n'est probablement pas un membre de cette famille[247], et n'a rien à faire avec les Guiguoz, dit parfois Guyoz, d'Aigle (voir p. 482).

En 1377–1379, c'est un maçon *Rolet dit Levrat*, de La Sarraz, qui restaure la tour des Moulins aux Clées[248]. Au milieu du XV^e^ siècle, un *Huguet de la Sarraz* est occupé au château de Morat[249]. Le gérant de la carrière de La Sarraz de 1481, *Claude Gormoz*, qui y taille une croix, s'identifie peut-être au maître maçon du même nom, qui, habitant Payerne en 1499, s'y marie et s'y installe[250]. Les maîtres carriers *Babey* fournissent 65 quartiers de pierre de La Sarraz pour le pont d'Aubonne en 1523–1524[251]. Ajoutons à ces noms *Pierre Lathomi* ou *Maczonis*, d'Eclépens, à deux pas de La Sarraz, qui travaille au château des Clées dès 1442–1443 et 1446–1447[252].

Dans la région, d'autres carrières de pierre dure eurent aussi une certaine importance. Les *carrières d'Agiez* furent utilisée à Orbe pour l'église Notre-Dame en 1522 et 1524 (voir p. 349) et à Yverdon pour l'église paroissiale en 1469, puis, en 1509, pour le portail de la Chapelle urbaine[253]. De la *carrière de Bellaires*, la «Carrière jaune», entre Envy et Romainmôtier, *Jean Guyot* tira 400 pierres pour le pont d'Orbe en 1421; elle fut concédée par le baron de La Sarraz à la bourgeoisie de Romainmôtier en 1482[254].

Proche de La Sarraz et de ses bonnes carrières, ***Orbe***, qui hébergera le Bruxellois *Gilet Franc* (voir pp. 248 sq et 268) et tardivement *Antoine Lagniaz* (voir pp. 347 sq.), sert aussi de résidence à quelques maçons appelés parfois au dehors, comme *Guillaume* et *Cristin Marrel* (voir p. 347, n. 4), le premier à Moudon pour la cave de l'Hôtel de Ville en 1553 (fig. 897 c). Certains d'entre eux «demorant à Orbe» travaillent entre 1440 et 1460, non seulement au château d'Orbe mais aussi à celui d'Echallens, qui appartient comme Orbe aux seigneurs de Chalon: il s'agit de *Pierre Ramuz, Rolet Aubertiez* et *Johannod Pictet (Petit)*, les deux derniers seuls y sont attestés comme bourgeois; au château d'Echallens, ils font un «pignon» et une «viorbe de pierre», et le dernier deux cheminées en 1446–1447 pour le château de Grandson, alors aux Chalon. Seul Aubertiez travaille explicitement pour le monastère des Clarisses d'Orbe en 1447[255]. Plus tard, *Aymon Garin* en 1478 et 1497, *Pierre Budaz* en 1497 et 1499, et *Pierre Auginoneys* en 1499–1500 sont occupés, eux, à Yverdon[256], mais *Jean Hollard (Lolard, Hoular, Lyobard)*, qui, travaillant au château d'Orbe en 1474, est appelé pour un contrôle de chantier aux Clées en 1473 et à Moudon en 1495–1496, paraît se charger également des églises puisqu'il exécute à la Chapelle d'Yverdon en 1499 la nouvelle porte de la sacristie et déplace l'armoire aux reliques[257].

Fig. 897 c. L'Hôtel-de-Ville de Moudon: la cave voûtée en 1553 par Guillaume Marrel, maçon d'Orbe (photo: Claude Bornand).

Reste la question du *couvent de Sainte-Claire d'Orbe*, fondé en 1426 par Jeanne de Montbéliard, femme de Louis de Chalon, seigneur d'Orbe[258]. Occupé par des moniales, les clarisses, depuis 1428, restauré en tout cas en 1523[259] et en but aux attaques des protestants dès 1531, il fut abandonné en 1555 quand la Réforme triompha totalement à Orbe et vendu à la ville en 1556 pour faire place à une auberge communale avec salle de conseil[260]. On ignore pratiquement tout de son état ancien et on ne sait presque rien de sa construction, sinon que c'est sainte Colette de Corbie, la réformatrice de l'Ordre des clarisses, qui en pose elle-même la première pierre en janvier 1427 et que le receveur d'Orbe fait un paiement en décembre pour «mener à Orbe pour les ovrils que fons le maisonnement du qouvens que Madame la princesse a fait a fonder novellement à frère Avri soliciteux des ouvraiges»[261], ce dernier étant sans doute l'intendant du chantier. L'église en fut consacrée en octobre 1430. Seul le maçon local, Aubertiez, est mentionné pour avoir travaillé au couvent en 1447 (voir note 255).

Malgré l'appropriation d'Orbe par Fribourg et Berne après les guerres de Bourgogne, les seigneurs de Chalon y font fondre une cloche en 1485 par Antoine Arnauld, et Louise de Savoie, veuve de Hugues de Chalon, qui s'y retire, fournit en 1493 pour l'une des chapelles fondées par elle le tableau de la Vierge en bas-relief maintenant à l'église paroissiale d'Evian en Chablais savoyard. En 1523, les nouveaux seigneurs du bailliage mixte font chacun un don aux Clarisses «an iren Buw», Berne, de 20 gulden et Fribourg, de 150 livres[262]. En 1628, on cite encore «la chapelle de la maison de ville», dont la voûte, selon Abraham Ruchat, n'aurait été démolie qu'à la fin du XVII^e^ siècle[263]. En l'absence de toutes investigations archéologiques, on n'en sait rien de plus.

C'est sans doute grâce à la dépendance du monastère urbigène du couvent des Cordeliers de Nozeroy et à l'intérêt que lui porte les Chalon que se perpétue à Orbe et dans sa région l'influence comtoise au point de déterminer le choix encore en 1522 d'un artiste comtois, Antoine Lagniaz, comme maître d'œuvre pour la grande église urbaine (voir pp. 347 sq.).

De ***Bavois***, dans les environs d'Orbe, viennent *Guillaume de Bonnevaux*, qui travaille, en collaboration, en 1426 et 1427–1428, au château de Sainte-Croix, en utilisant le tuf de Montcherand; *Pierre Drelaz*, au château d'Yverdon en 1497 et 1499–1500, etc.; et *Etienne Perrin*, qui fait le «pignon» de l'école en 1495[264].

De la ville d'***Yverdon,*** où travaillent sur place des Francs-Comtois (voir p. 266), et même des Savoyards[265], et quelques maçons du lieu, comme *Jean Canthyn (Cactin, Cuctin)* et *Claude Balment* en 1526 et 1528[266], on n'enregistre guère d'artisans de la pierre appelés à l'extérieur, à l'exception du

maçon *Perrod* au château de Belmont tout proche en 1433–1434[267], de *Pierre Michel (Midtzel)*, au four de Vuitebœuf, en 1449–1450[268], de *Jean Boneyet* et *Jean Cullin*, pour les grandes réparations du château de Sainte-Croix en 1485–1486[269], et de *Pierre Régnier*, «maçon bourgeois d'Yverdon», qui travaille à Yverdon depuis 1427–1429 et qui est aussi carrier – ceci expliquant en partie cela – et qui entreprend la construction d'une tour au château d'Echallens en 1443 et la continue apparemment en collaboration avec des maçons d'Orbe et d'ailleurs jusqu'en 1447[270].

Mais en revanche nombreux sont les maçons installés dans les villages environnants qui travaillent à Yverdon: en 1417–1418, *Jacques Rossetaz*, de Belmont[271] en 1455, *Pierre Correvont*, de Cuarny[272]; en 1470 et 1478, *Jean* et *Johannod Pillicie*, de Suchy[273]; *Nicod Affarioux (Assarou)*, de Belmont en 1443–1445[274], et un homonyme, d'Ursins, en 1499–1500, lorsqu'il s'occupe du château d'Yverdon[275]. Ou dans la région, comme *Perrod Vuillermet* et *Antoine Maczon*, maçons d'Orzens, au château de Belmont en 1443–1445[276].

Autour des châteaux jurassiens (Les Clées, Sainte-Croix) et proches des tuffières de Montcherand et de carrières régionales, on rencontre aux Clées: *Aymonet dit Maczonat*, habitant Romainmôtier de 1379–1381 à 1409–1410[277], *Rolet Como*, de Rovray, en 1391[278], *Guillaume Marchiand*, de Bretonnières, de 1393–1395 à 1421–1423[279], *Humbert De Place*, de Baulmes, en 1402–1403[280], *Theobald de Bretonnières* en 1415–1416 et 1416–1418[281], *Pierre Bron*, de Valeyres, de 1428–1429 et 1441–1442[282], *Humbert Bullet*, d'Agiez, de 1428–1429 à 1441–1442[283], *Jean Tisseran*, de Valeyres, en 1459–1460[284], *Pierre Randin*, de Rances, de 1470–1471 à 1487[285]. Sans parler de *Perrin*, de Jougne, qui s'installe aux Clées mêmes dans le 1er tiers du XVe siècle (voir p. 267), et de *Gérard Sibilli*, maçon du dit lieu, de 1385 à 1418 environ[286]. Au château de Sainte-Croix sont occupés *Guillaume de Bonnevaulx*, de Bavois[287], *Jaquet Malregnaud (Marivau)*, de Vugelles, de 1433–1434 à 1436–1437[288], *Pierre Randin*, déjà mentionné, et *Jean Ador*, de Vuitebœuf, en 1489–1490[289].

A part *Rolet Bel* et *Rodolphe Fert* peut-être[290], peu de maçons semblent avoir eu une activité connue et résider à ***Cossonay*** même, mais en revanche certains venant des villages des environs travaillent pour la ville ou au dehors, comme *Pierre Jay (Gex)*, de Daillens, au château d'Echallens en 1431 et 1439 et à celui de Cossonay même en 1433–1434[291].

## Carriers et maçons du Vieux-Chablais et du Haut-Léman

En ce qui concerne les belles et importantes ***carrières du Chablais vaudois et valaisan*** (Arvel[292], Saint-Triphon, Colombey, etc.), il faut rappeler qu'à part les carriers proprement dits – les seuls connus nommément sont originaires du Valromey en Bugey (voir p. 156) – la région a abrité quelques maçons-architectes de valeur, dont il est largement question ailleurs (surtout *Jean Dunoyer, Pierre Guigoz, Jacques Perrier:* voir pp. 466 sq.), mais aussi d'autres qui, installés à ***Saint-Maurice-d'Agaune*** tel Jacques Perrier, pourraient en parallèle être des carriers, comme *Jean Fondaz*, bourgeois de la ville, qui livre en 1409–1412 quatre pierres de «marbroz» pour les autels de la chapelle comtale du château Ripaille (Haute-Savoie), provenant sans doute des carrières de Saint-Triphon VD, tout en travaillant comme «lathomus» aux fortifications urbaines[293]. Beaucoup plus tard, *Jacques Buctin* (Buctin, Butini), attesté comme maître maçon et bourgeois de Saint-Maurice de 1516 à 1541[294], achève de restaurer l'église de Bex déjà passée à la Réforme (travée à arcades entre l'ancienne nef et le nouveau clocher), blanchit et recrépit la nef et l'aménage pour le culte protestant en 1529, état disparu au début du XIXe siècle[295]. A Bex, déjà protestant donc, est attesté en 1531 un autre maître maçon, *Jean Antoine*, dont les ouvrages ne sont pas connus[296].

Pour l'apport d'***Aigle***, notons qu'en 1409 l'important renforcement de la grande maison forte des Bouvier à Villeneuve est le fait du maçon *Pierre*, d'Aigle[297], qu'un autre Aiglon, *Jaquet Gruyat (Gruat)*, travaille en 1442 et 1450 à Chillon[298], mais que c'est *maître Urs*, un maçon bernois, qui participe à l'agrandissement du château vers 1488–1489 (voir p. 474), et qu'il n'est sans doute pas le *«maître d'Aigle»* qu'on rencontre en 1497 comme expert pour la construction du clocher de Saint-Martin de Vevey (voir p. 468, n. 23). Plus significatif pour l'architecture religieuses, *Pierre Guigoz* habite dès 1519 en tout cas à Aigle et y fait souche, alors que Jean Voulteret, auparavant à Ollon, s'installe à Aigle avant 1523 (voir pp. 484, 486 et ci-dessous).

Comme on l'a vu, des deux maçons *Jacques Perrier* et *Jean Voulteret*, originaires de Cusy, près de Genève, attestés en 1496 à Ollon, certainement pour y travailler à l'église Saint-Victor, l'un va devenir bourgeois de Saint-Maurice et l'autre, posséder une maison à Aigle en tout cas en 1523[299]. Quant à Pierre Guigoz, installé quelques années à Ollon, il finit par habiter à Aigle, comme il vient d'être dit.

Le cas de ***Vouvry*** VS est très particulier par le fait que des maîtres d'œuvre locaux qui se succèdent finissent par s'imposer jusque dans la vallée de Bagnes. *Falco Gallien*, auteur dès 1436 du clocher à flèche de pierre de son église (voir pp. 464-465), ouvrage artisanal, a pu jouer un rôle dans la formation de Jean Vaulet alias Dunoyer, un autre maître local, de beaucoup plus grande envergure, qui, non seulement reconstruisit l'église de Vouvry, mais travailla de Vevey au Châble VS dans le dernier quart du XV^e^ siècle et jusqu'au début du suivant (voir pp. 466 sq.).

De ***Saint-Gingolph*** est issu Perronet Meystre qui taille pour Jaquet Gruyat les éléments («cobles», «toux») des nouveaux mâchicoulis des tours de Chillon en 1450–1451[300].

De ***Villeneuve*** vient le *«maçon Pierre»* qui travaille au château de La Tour-de-Peilz en 1381–1382 et expertise l'enceinte de Saint-Maurice en 1386[301]. Au XV^e^ siècle, le maçon *Hugonet Margencel* est bourgeois de la ville en 1409[302], alors qu'en 1485 ce sont *Jean Panieti (Paniot)* et *Petremand Bochat*, deux maçons originaires de Cusy, près d'Hermance, qui y habitent et, selon Albert Naef, font vers 1485 le nouveau «belluard» du château de Chillon, le premier travaillant encore au pont de Saint-Maurice en 1491 (voir ci-dessus p. 486). *Antoine Bret* apparaît en 1491 à Villeneuve toujours[303]. En 1534, *Claude Gonyn* et *Pierre Domenoz*, du même lieu, construisent en pierre le pont du Voisinant à Lutry[304]. Ce ne sont pas ces maçons locaux, mais bien les meilleurs maçons-architectes de la région qui s'occupent de l'église paroissiale Saint-Paul, comme Jean Vaulet alias Dunoyer en 1460 et Jacques Perrier en 1506–1510 (voir pp. 466-467 et 485).

Peu de maçons semblent venir de ***Montreux***: seul est connu *Jean Bron*, qui exécute en 1533 le pont d'une des portes de Vevey[305], mais l'église Saint-Vincent et le château de Chillon, sur le même territoire paroissial, bénéficient aussi des meilleurs ou, en tout cas, de bons maçons-architectes, et l'un d'eux, *Aymonet Durant*, apparemment originaire de Divonne, au pays de Gex, s'installe définitivement à Chailly, dans la commune de Montreux (voir pp. 224-229). Notons que des maçons habitent ailleurs encore dans cette immense commune, notamment à Chernex, comme maître *Antoine Marchant* et d'autres[306].

Ce qui est remarquable, c'est que, à la jonction des deux grandes régions vaudoises, au nord et à l'est, la ville de ***Vevey***, pourtant d'une certaine importance régionale dans l'artisanat puisqu'elle compte des orfèvres, des peintres et des sculpteurs à la fin du Moyen Age[307], a recours très souvent à des artisans de la pierre beaucoup plus qualifiés que les siens sans aucun doute, comme *Jean Dunoyer*, *Antoine Dupuis* et *François de Curtine*, maîtres d'œuvre du Vieux-Chablais, de La Broye et de Genève, pour reconstruire par

étapes le clocher-porche puis la nef de l'église Saint-Martin, à l'époque le plus important édifice religieux du Pays de Vaud (voir pp. 198 sq., 468 et 508 sq.). Fait tout aussi révélateur: les réunions d'experts qui ont lieu à ces occasions et à d'autres ne comprennent de fait aucun architecte veveysan. On ignore l'origine de *Jaquemont*, censé être l'architecte de l'église du couvent de Sainte-Claire, vers 1425 (voir ci-dessous).

La ville fait venir notamment de Montreux (voir ci-dessus p. 523) ou du Chablais savoyard ses experts en construction de pont[308]. Elle ne manque pourtant pas de maçons sur place comme *Oddet Thiébaud*, bourgeois de la ville en 1429, qui participe à la réédification de la chapelle de l'hôpital, avec Jaquemin, et à l'érection de son clocher-arcade, en 1436–1437 et 1450–1451[309], et comme *Jean Fichet* en 1511 et 1520, alors qu'un bourgeois *Paul Fichet*, un parent sans doute, y est en activité comme plâtrier en tout cas de 1505 à 1533, ainsi qu'à l'église Saint-Martin[310]. De la même paroisse, *Thomasset Foudra*, «lathomus de Turre» et bourgeois de cette dernière, travaille régulièrement au château de La Tour-de-Peilz, de 1385 à 1412[311].

Leur importance s'affirme pourtant, mais en 1534, juste avant la Réforme, par la fondation à l'église Sainte-Claire d'une confrérie des maçons et charpentiers, dédiée à Jésus, Marie et Joseph, dont le règlement a déjà été publié[312] (voir *Documents*, n° 29).

**L'église Sainte-Claire de Vevey. –** Le cas de Vevey pose la question du maître d'œuvre de l'église Sainte-Claire du couvent des Clarisses, rare construction pour moniales avec celui d'Estavayer, partiellement sauvegardée du XV^e^ siècle, bien que modernisée aussi, au XVIII^e^ siècle[313]. C'est la seule conservée des fondations conventuelles du duc Amédée VIII dans nos régions, la seule également d'ordres mendiants installée dans cette ville, la principale du Pays de Vaud alors[314]. On a parlé d'un architecte *Jaquemont* qui l'aurait construite en 1424. Serait-ce le maçon *Jaquemet Cottet*, qui travaille à Chillon et, en 1419, se charge avec Mermet Crusiliet de refaire l'un des piliers octogonaux de la salle «H» de Chillon, comme il a été dit [315]? Mais il est aussi question d'un *maître Jaquemin* en relation avec la fondation du monastère des Clarisses en 1421–1423, qui pourrait être le maître Jaquemin qui travaille en 1435–1436 avec Oddet pour reconstruire la chapelle de l'hôpital de Vevey[316]. Dès avant 1429 en tout cas, des chapelles sont créées dans l'église, qui est dite «noviter constructe» en 1430[317].

Le plan général de bonnes dimensions – 28,50 m de longueur totale et la nef 15,50 m de largeur avec les collatéraux – est bien conservé et comporte

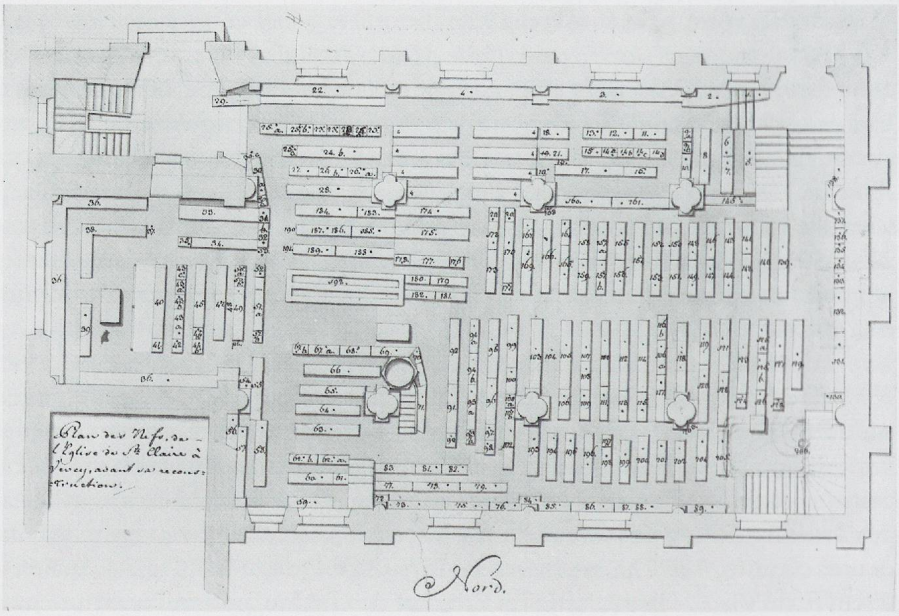



Fig. 898 a. L'église Sainte-Claire du couvent des Clarisses à Vevey, de 1424, par un «maître Jaquemont» ou Jaquemin. Plans des bancs vers 1776 avant la modernisation du temple au rez-de-chaussée (AC Vevey, Gb 23).

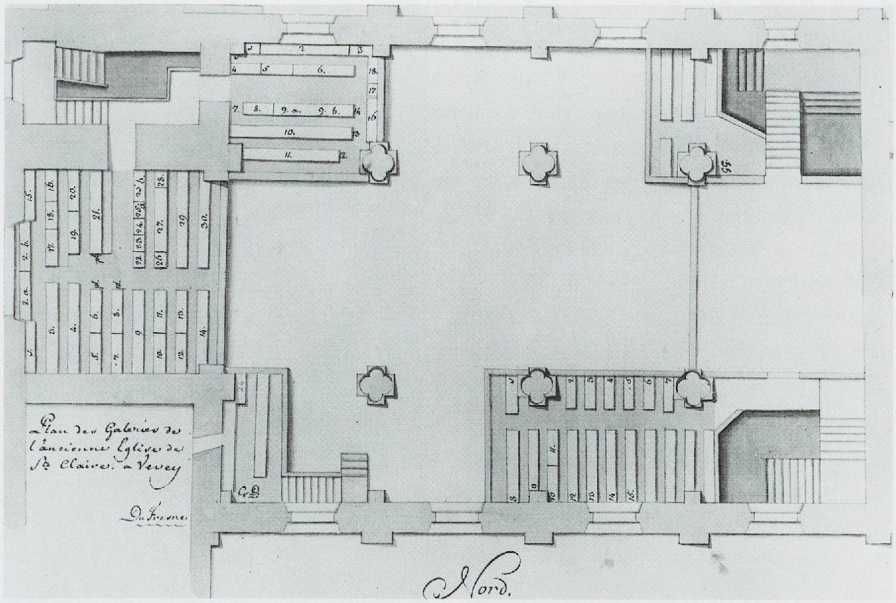



Fig. 899. L'église Sainte-Claire du couvent des Clarisses à Vevey, de 1424, par un «maître Jaquemont» ou Jaquemin. Plans des bancs vers 1776 avant la modernisation du temple: sur les galeries (AC Vevey, Gb 23).

un chœur orthogonal à colonnes engagées dans les angles et une nef à trois vaisseaux séparés par des arcades reposant sur des piles de plan quadrilobé, dont on se demande s'ils étaient vraiment couverts de voûtes d'ogives (fig. 898). Pour le reste, seules subsistent les traces de la grande et exceptionnelle fenêtre au fond du chœur qui signalait encore l'époque de la construction (fig. 900): elle mesurait environ 7,20 m sur 3,30 et Gabriel Delagrange la décrit en 1746 en la considérant comme «un bel ouvrage» (voir *encadré*). Rien d'autre dans l'église actuelle ne permet de mieux situer pour l'instant cet important monument, hormis son ampleur avec ses trois vaisseaux, rare alors, même dans les églises des ordres mendiants masculins!

*Le remplage de Sainte-Claire* n'est connu que par une description donnée en 1746 dans le devis pour son remplacement par le bon architecte lausannois Gabriel Delagrange, rare «connaisseur» du gothique à l'époque:

«Après avoir donc bien examiné le dit grand vitrage qui est d'une fort grande étendue, ayant 24 pieds 6 pouces d'hauteur, et 11 pieds 3 pouces de largeur, partagés en quatres par trois pilliers de pierre fort dégagés, et au-dessus dans l'ouverture du cintre est remplis de petits compartiments qui forment des trous de fenestres figures en triollets, qui a été un bel ouvrage, bien fait dans son tems, mais présentement sont vieux et ébranlés qui ont besoin de réparations…» (ACV, Bm 2/1, Reparationenbuch, 1744–1753, 264 v., 13 janvier 1746).

A la fin du XV^e siècle et au début du XVI^e, c'est moins, comme on pourrait le croire, par la proximité de Lausanne – elle-même dépendant en partie de Genève pour son architecture – que par des interventions plus lointaines que des villes lémaniques n'ont pas eu besoin d'avoir à demeure les meilleurs maîtres d'œuvre: *Lutry* s'adresse à Jean Chollet, de Pontarlier[318]; *Cully*, à Antoine Dupuis, de Moudon, et à Pierre Soppaz, de Sion; *Morges*, à Jacques Rossel et à Hugonin Machard, de Genève, ainsi qu'à Antoine Lagniaz, d'Orbe (voir p. 347) et Vevey, à Jean Dunoyer, de Vouvry, et à François de Curtine, de Genève, comme il vient d'être dit.

Il est intéressant de noter quand même que c'est à Morges que Cully va chercher, de 1498 à 1517 au moins, le maître maçon *Louis douz Pont* mais pour des travaux secondaires (poêle, four banal, etc.), dont une fenêtre à placer au-dessus de l'autel de l'hôpital[319].

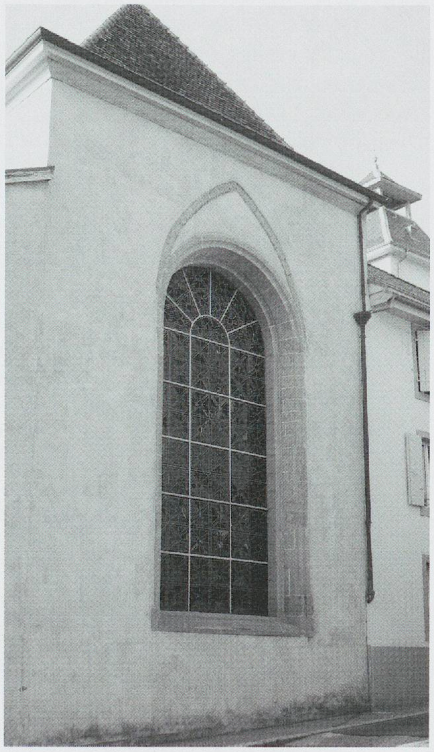


Fig. 900. L'église Sainte-Claire du couvent des Clarisses de Vevey, de 1424: vestige de la grande fenêtre axiale, réapparue sous la fenêtre actuelle (photo MG, 2011).

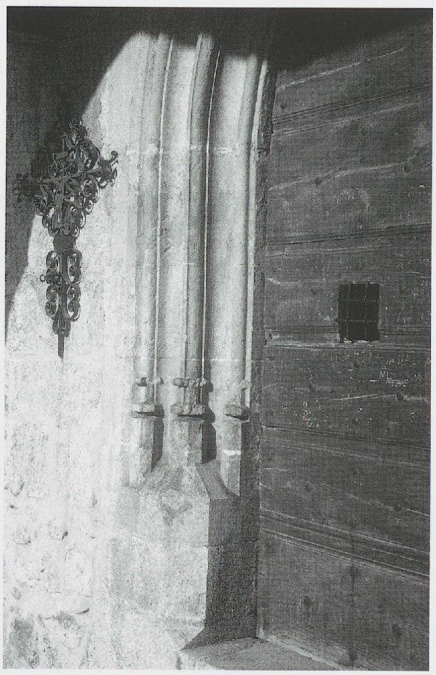


Fig. 901. Le château comtal de Gruyères. La chapelle Saint-Jean-Baptiste: l'une des bases de la porte datée 1480 (photo MG, 1972).

## Les cas isolés de la Gruyère

Un cas tout à fait particulier est constitué par ce *«maître Humbert, maçon de Gruyères»*, que le curé de la petite capitale comtale envoie expertiser un pilier de Notre-Dame de Romont en 1480–1481[320] et qui est sans doute le maître qui rénove alors la chapelle castrale de Saint-Jean-Baptiste de son château. Cette dernière, datée sur sa porte de 1480 et implantée dans une tour d'enceinte[321] (fig. 901-903), possède l'un des clochers-arcade les plus septentrionaux de cette époque, à une seule baie (voir *encadré*). L'aménagement du XVe siècle est, dans l'état présent, difficile à comprendre: il comportait sans doute l'actuelle voûte à cul-de-four, décorée de peintures renaissantes au XVIe siècle. Le seul élément sûr de cette étape, mais d'importance, est le vitrail aux armes comtales représentant le baptême du Christ et la pietà[322] (fig. 902). Cet artisan pourrait bien être ce *maître Humbert* qui travaillait aux murailles d'Aubonne en 1470–1471 et 1472–1473, ville alors aux mains des comtes de Gruyère[323], mais moins probablement cet *Humbert de Leysin*, peut-être seulement charpentier, dont l'activité est attestée pour la ville de Gruyères même, où il est propriétaire d'une maison dans le 1er quart du XVIe siècle, mais, connu aussi comme charpentier, à Aubonne en 1512–1513[324].

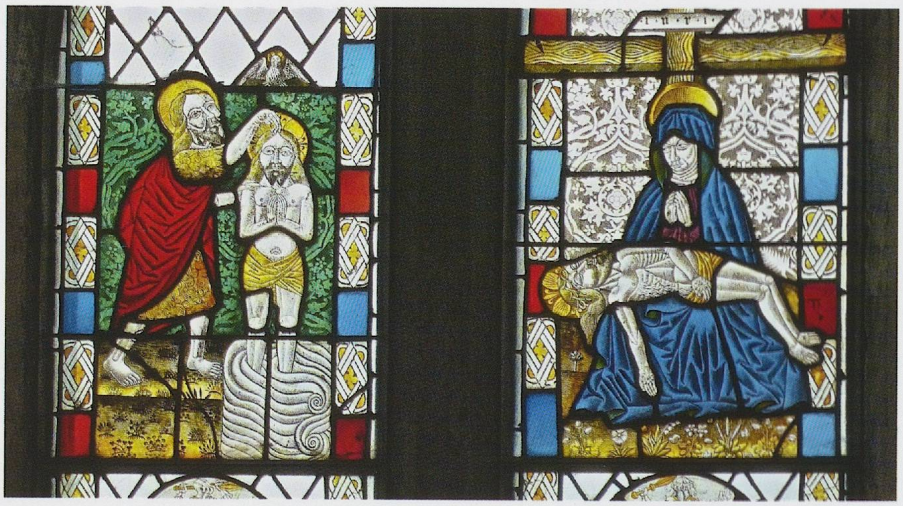


Fig. 902. Le château comtal de Gruyères. La chapelle de Saint-Jean-Baptiste: les vitraux représentant la baptême du Christ et la Pietà, attribués à Claude de Bolaz, de Vevey, vers 1480/1485 (photo MG, 2012).

*Les clochers-arcades médiévaux «more gallico»*

Ce sont de simples surélévations partielles de murs, surtout ceux du pignon de la façade ou plus rarement de l'arc triomphal du chœur, dépassant les toitures, percée le plus souvent d'une seule baie en plein cintre, plus rarement de deux baies, mais jamais multiples, «en peigne» comme on en trouve en France[325]. Ici on nomme fréquemment ce clocher-arcade «capra»[326] ou parfois «molette»[327]. Au XVe siècle, pour la région, on considère ce type de clocher comme une «manière française» («modo gallico»), ainsi qu'il est dit explicitement dans la visite pastorale de 1443 en parlant de la nouvelle façade de la chapelle du bourg de Versoix GE, dont ne subsiste malheureusement que le portail, isolé[328]. En revanche, en Chablais savoyard, à Mésinges (paroisse des Allinges), où il est demandé alors aussi que les paroissiens «reconstruisent toute la façade, et qu'ils posent les cloches sur le mur», on voit encore ce clocher-arcade[329] (fig. 902). D'autres exemples anciens existent dans nos régions, mais leur datation est loin d'être sûre et ils ont parfois été rénovés sur le tard à Genève comme dans le canton de Vaud[330]. Ils devaient être surmontés d'une croix, comme il est exigé parfois expressément dans les visites pastorales[331].

Parmi les créations des XVe et XVIe siècles conservées, signalons, à côté de Gruyères, les clochers-arcades en façade à la chapelle de la maladière de Vidy à Lausanne[332] (fig. 903b), aux églises de Treytorrens (voir fig. 468), Brent-sur-Montreux (voir fig. 817), Villarzel (voir fig. 960), Curtilles (voir pp. 353-354),

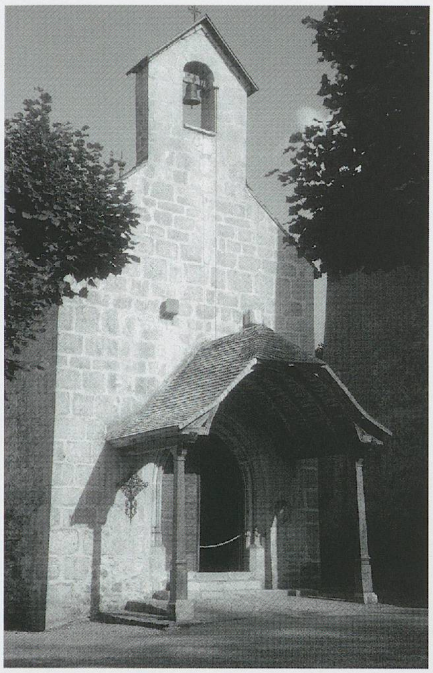


Fig. 903. Le château comtal de Gruyères. La chapelle de Saint-Jean-Baptiste, installée dans une tour de la basse-cour: la façade à clocher-arcade et la porte datée 1480 appartiennent aux remaniements dus sans doute au «maître Humbert, maçon de Gruyères» à cette époque (photo MG, 1972).

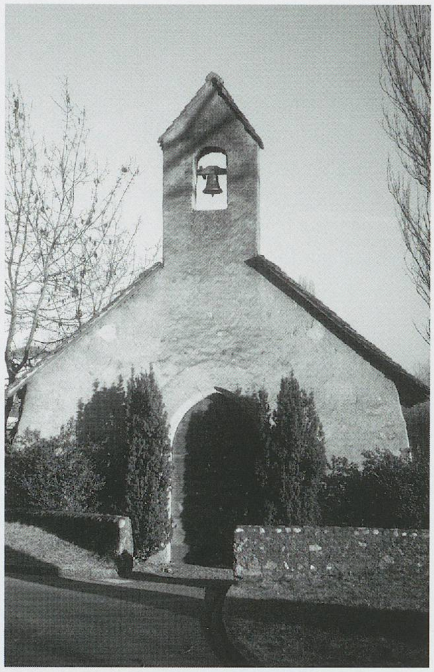


Fig. 904. La chapelle de la Maladière de Vidy, à Lausanne, avec son clocher-arcade (photo MG, 1973).

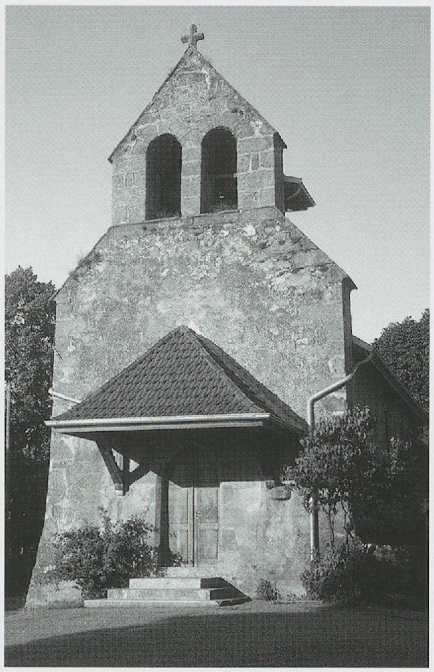


Fig. 905. La chapelle de Mésinges, près des Allinges en Chablais savoyard. La façade à clocher-arcade de 1443 environ (photo MG, vers 1970).

Chavannes-le-Chêne; mais ils devaient être très nombreux avant leur abandon au profit de clochers-tours, comme on le sait par les documents[333]. Parmi ceux qui furent installés sur l'arc triomphal du chœur[334], un seul a survécu en Suisse romande, à l'église romane de Donatyre[335]. Mais il y en avait d'autres, par exemple à Pampigny (voir p. 546), à Assens (voir p. 548), à Lonay[336], à Cuarnens, à L'Isle[337], à Oulens (voir fig. 544) et au château de Chillon, où il a été remonté (juste). Tout à fait exceptionnellement il surmontait le pignon surélevé du chœur, avec une cloche de 1491, à Vufflens-le-Château, avant 1864[338] (voir fig. 1089).

Si, en Savoie, Raymond Oursel ne trouve de clochers-arcades pratiquement que sur des chapelles ou des oratoires, ce n'est donc pas le cas en Suisse romande[339]. Et en fait, on en rencontre des exemples anciens encore en Savoie, notamment à Mésinges (fig. 905) et à Marin en Chablais; un seul, mais c'est à la grande église bénédictine de Lémenc, près de Chambéry, offre une version enrichie déjà d'un décor gothico-renaissant de 1535 ou 1555, selon l'inscription mais difficile à déchiffrer (voir fig. 1075) En Franche-Comté, on en voit encore dans le département du Jura, sans date précise[340] (fig 1120: carte).

Plus important encore pourrait être ce maître *Claude, d'Illens*, qui se présente en vain à Fribourg en 1476 pour être «maître de l'œuvre de l'église Saint-Nicolas»[341], après avoir été obligé, à cause des guerres de Bourgogne, d'abandonner le chantier inachevé du château d'Illens, dont les murs imposants et très soignés dominent toujours la Sarine (fig. 904). Il n'y a aucune certitude que ce soit lui qu'on retrouve en 1485 à Gruyères, sous le nom de «Claude le maczon» travaillant au «Belluard», et encore en 1501, puis, encore moins, sous le nom de «maystre Claudoz le masson de Buloz» en 1519 au château de Vuippens, alors fribourgeois, le même «maystre Claudoz le maczon» taillant en 1520–1522 des mesures en pierre de l'Albeuve[342], vraisemblablement celles qu'on voit encore au milieu de la ville de Gruyères. Pour une simple raison chronologique, non péremptoire, on pourrait penser aussi que ce maître a participé à l'exécution de l'élégant corps de logis du château comtal, réédifié de 1475 environ à 1540 environ[343].

Fig. 905 b. Le château d'Illens FR. La porte de l'escalier en ruine, dû sans doute à ce maître Claude d'Illens qui se présente en vain à Fribourg en 1476 pour continuer l'œuvre du clocher de Saint-Nicolas: état ancien (photo Jean Bischoff).